

ASSOCIATION AMICALE
DES
ANCIENS ÉLÈVES
DU PENSIONNAT SAINTE-MARIE
A QUIMPER

Approuvée par Arrêté préfectoral du 20 Juillet 1899.

BULLETIN SEMESTRIEL

1^{er} JANVIER 1906



QUIMPER.

IMPRIMERIE ARSÈNE DE KERANGAL

BULLETIN
DE
l'Association Amicale
DES
Anciens Élèves du Pensionnat Sainte-Marie
QUIMPER

Le Président & le Comité de l'Association Amicale

Le Directeur & les Frères du Pensionnat Sainte-Marie

Vous offrent leurs meilleurs souhaits.

Nouvel An.

Les années sont un don de Dieu. Chacune d'elles s'échappe de ses mains, semblable, suivant une gracieuse expression de Dante, « à une jeune fille qui se joue, riant et pleurant tout ensemble ». Chacune d'elles, en effet, apporte dans les plis de son manteau des tristesses et des joies, des larmes et des sourires : versant indifféremment, dans la coupe de notre vie, l'absinthe qui en fait l'amertume, ou la goutte de miel qui la rendra douce et heureuse.

Une nouvelle année nous est donnée. Attentifs à son aurore, nous nous demandons, comme autrefois les Juifs penchés sur le berceau de Jean-Baptiste : « Que pensez-vous que sera cet enfant » ? Le berceau de 1906 est, lui aussi, entouré de mystère. Tout autour les esprits sont inquiets et soucieux.

Nous apporte-t-elle des temps nouveaux et meilleurs ? Fera-t-elle oublier les douleurs des années passées ? ou bien ajoutera-t-elle de nouvelles ruines aux ruines déjà entassées ? Ouvrira-t-elle les yeux à ceux qui s'obstinent à ne pas voir ? et, chez les autres, fera-t-elle succéder, aux stériles lamentations du découragement, les nobles et viriles activités de la lutte ?

Saint Paul écrivait un jour que la sagesse des chrétiens doit consister à « racheter le temps,... parce que les jours sont mauvais ». Oui, les jours sont mauvais. Ils le sont depuis la chute d'Adam. Mais il est des heures dans l'histoire des peuples et dans celle des individus, où ils le sont davantage encore, c'est quand l'esprit de Satan prend un empire plus grand sur les volontés et prépare pour un pays des ruines plus grandes et plus difficilement réparables.

Or, il appartient aux chrétiens de réparer ces temps, de les rendre meilleurs, de les arracher à la puissance néfaste qui les perd, en un mot de les racheter. Nous souffrons de ces temps mauvais, c'est à nous de les rendre heureux. Nos souhaits appellent ce bonheur et montent vers le ciel en ardente prière. Avec le poète nous disons à Dieu :

Bénis donc cette grande aurore
Qui m'éclaire un nouveau chemin ;
Bénis, en la faisant éclore,
L'heure que tu tiens dans ta main !
Si nos ans ont aussi leur germe
Dans cette heure qui le renferme,

Bénis la suite de mes ans,
Comme sur des tables propices
Tu consacrais, dans leurs prémices,
La terre et les fruits de nos champs.

Presse à ton gré, ralentis l'ombre
Qui mesure nos courts instants ;
Ajoute ou retranche le nombre
Que ton doigt impose à nos ans ;
Ne l'augmente pas d'une aurore :
Le grain sait quand il doit éclore
Et l'épi quand il doit mûrir.
Un jour le flétrirait peut-être ;
Seul tu savais l'heure de naître,
Seul tu sais l'heure de mourir.

Qu'enfin sur l'éternelle plage
Où l'on comprend le mot Toujours,
Je touche, porté sans orage
Par le flux expirant des jours,
Comme un homme que le flot pousse
Vient d'un pied toucher sans secousse
La marche solide du port,
Et de l'autre, loin de la rive,
Repousse à l'onde qui dérive
L'esquif qui l'a conduit au port.

C'est en nous inspirant de ces sentiments que nous vous disons, chers amis : « Bonne année » ! Bonne année, pour parler le langage de saint Paul, « dans la grâce et la paix, de la part de Dieu notre Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ » ! Bonne année dans la sanctification de vos âmes ! Bonne année dans l'accomplissement de vos pieux désirs ! Bonne année dans l'abondance des bénédictions tombant des hauteurs célestes sur vos familles, sur vos intérêts, sur votre avenir ! Bonne année enfin dans la bénédiction accordée à notre chère Association !



L'ÉCOLE ET LE PATRIOTISME

Dans une importante étude publiée par la *Revue des Deux-Mondes*, M. Georges Goyau recherche quel doit être le rôle de l'école primaire dans la formation et le renforcement, si l'on peut dire, du patriotisme. Avant d'entrer dans ce que son sujet comporte de tristement actuel et de plus particulièrement français, M. Goyau examine d'une part quelle était en France, dans un passé encore récent, la situation de l'école primaire vis-à-vis de l'idée de patrie, et, d'autre part, le rôle national qu'elle assume à l'étranger et notamment en Allemagne, au Japon, en Angleterre et en Amérique.

Au moment où les instituteurs, égarés par des prédications malsaines, abusés sur le véritable sens de leur mission, donnent l'affligeant spectacle d'un patriotisme réticent et conditionnel — si même ils ne se déclarent pas hostiles à l'idée de patrie —, au moment où, dans un délire d'humanitarisme et de cosmopolitisme, ils en viennent à attaquer l'armée, sauvegarde de la nation, à douter et à faire douter du devoir militaire, au lendemain de ce scandaleux Congrès de Lille, cette étude documentée s'ajoute utilement aux efforts tentés en ces derniers temps pour ramener l'enseignement primaire dans ses véritables voies et rappeler au devoir ces délégués infidèles à qui la patrie a commis le soin d'élever ses enfants et qui les élèvent contre elle.

Dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. Bocquillon sur *la Crise du Patriotisme à l'école*, M. René Goblet protestait contre les nouvelles tendances du corps des instituteurs et rappelait quel espoir avait placé en eux les hommes politiques qui, aux premières années de la République, leur avaient assigné le principal rôle dans le relèvement de la France. A son tour, M. Georges Goyau évoque ces temps si proches encore et qui paraissent si lointains.

Les idées de M. Buisson.

« Il n'y aura jamais trop de fêtes scolaires de gymnastique », proclamait à Roubaix, en 1887, le directeur de l'enseignement primaire, « pour éveiller dans la jeunesse l'amour de la patrie, pour y développer l'esprit militaire et patriotique, inséparable de l'esprit républicain ». Cet orateur officiel n'était autre que M. Ferdinand Buisson. Moins de vingt ans avant, dans un congrès suisse de la paix, il avait stigmatisé la « livrée » du soldat ; moins de vingt ans après, sous sa présidence, le congrès nimois de la paix devait célébrer le « courage » de ceux qui se refusent à porter les armes : les sentiments traduits dans le discours de Roubaix ne furent donc qu'un épisode dans une vie très diversement remplie. Mais si nous attachons à cet épisode plus d'importance que ne le ferait sans doute M. Buisson lui-même, c'est parce qu'en 1887, il était essentiellement un homme « représentatif » ; c'est parce que l'enseignement primaire, dont Jules Ferry lui avait confié la garde, était alors le serviteur de l'idée de patrie ; et c'est enfin parce qu'à cette date, ce que M. Buisson, parlant en fonctionnaire, disait de l'esprit patriotique, la plupart des hommes du parti républicain le disaient à leur tour, comme députés et comme ministres.

Paul Bert et Jules Ferry.

Paul Bert, rapporteur de notre première loi scolaire, donnait comme épigraphe à ses livres ces simples mots : « Par l'école, pour la patrie ». La fonction de soldat, à ses yeux, primait celle même de citoyen : « L'éducation militaire, disait-il textuellement, est plus importante encore que l'éducation civile ; car si de l'éducation civile peut dépendre la fortune et la liberté du pays, de l'éducation militaire peut dépendre son existence et son honneur. »

A la fête fédérale que célébraient à Reims les sociétés de gymnastique, Jules Ferry déclarait « sceller un pacte durable entre l'Université de France et les gymnastes, avant-garde pacifique de la patrie armée ». Un certain nombre d'instituteurs étaient là rassemblés : il en profita pour leur faire savoir ce que la République attendait d'eux. « Nous croyons, leur dit-il, que l'éducation militaire ne pénétrera complètement dans nos mœurs scolaires qu'après que l'instituteur sera devenu lui-même un professeur des exercices militaires. »

M. Georges Goyau rappelle ensuite l'institution des bataillons scolaires et le zèle patriotique dont étaient animés les maîtres de l'enseignement primaire, le caractère des livres de prix qu'on donnait en ce temps-là et ce *Manuel de l'Instruction primaire* de l'inspecteur général Vapereau.

Il y a l'histoire monarchique et aristocratique et l'histoire républicaine, démocratique ou même démagogique ; il y a l'histoire religieuse ou cléricale, et l'histoire philosophique, libérale ou même libre penseuse. Pourquoi n'y aurait-il pas l'histoire patriotique, faisant aimer la France dans le passé comme dans le présent, simplement en la faisant bien connaître ?

La connaissance du passé de la France ne devait pas armer les uns contre les autres les enfants de la même patrie, mais, tout au contraire, les unir et les resserrer ; en même temps qu'une école d'esprit militaire, l'histoire devait être une école d'union civique.

Cette préparation morale de la nation à quoi tendaient tous les efforts des gouvernants de ce temps-là, il est facile de voir qu'elle est restée ou devenue le but de l'école primaire dans les pays qui veulent grandir ou simplement se maintenir.

L'école allemande.

« O ma patrie ! je te jure un amour fidèle jusqu'au tombeau ; je te dois tout : ce que j'ai, ce que je suis » : voilà l'un des premiers exercices de chant qu'exécutent, dans les « jardins d'enfants », garçons et fillettes de l'Allemagne. Trois ou quatre fois par semaine, à l'école primaire, une classe est consacrée à la patrie : on y donne à l'écolier des idées plutôt que des connaissances, des impressions plutôt que des idées, et des images, enfin, plutôt encore que des impressions : ce n'est ni une classe d'histoire ni une classe de géographie ; et pourtant, c'est tout cela avec quelque chose de plus. Pour désigner cet enseignement, l'Allemand possède un mot spécial : *Heimatkunde*, que volontiers nous traduirions « message de la terre natale ».

La terre allemande prend un langage pour le bambin d'outre-Rhin ; des profondeurs de l'histoire allemande, d'illustres morts, aussi, sortent pour lui parler ; il a pour premiers maîtres le sol et le passé ; ce sont des voix sourdes, confuses et murmurantes ; mais l'instituteur est là, pour montrer la grandeur des Hohenzollern comme l'expression de ce sol, comme le couronnement de ce passé, et pour dégager le sens de l'auguste frémissement de la terre et des morts. « Salut à toi, empereur ! » Dans cet hymne triomphal, enseigné par l'instituteur, se satisfait et s'apaise cette sorte d'essoufflement patriotique auquel aboutit la formation des petits Allemands.

L'école allemande est nationale par tradition : pour être un ardent foyer de patriotisme, elle n'a qu'à demeurer fidèle à ses précédents eux-mêmes. Le Japon, l'Angleterre, les États-Unis d'Amérique, nous offrent, au contraire, l'exemple de pays où la préoccupation patriotique de l'école primaire est presque une nouveauté des dernières années.

Un catéchisme japonais.

Le Japon, si jeune qu'il soit, a déjà eu le temps de changer l'esprit de son enseignement. La culture japonaise, il y a un quart de siècle, se complaisait dans un certain internationalisme ; aujourd'hui, le nationalisme s'y épanouit sous une forme offensive, hautaine, aventureuse. Pour le petit Japonais, l'histoire de son pays est l'histoire sainte ; elle est le fond de sa doctrine, le fond de sa morale, elle apprend à vivre pour le Mikado, et à désirer l'occasion de mourir pour lui ; et c'est presque un acte de religion que font là-bas les écoliers lorsque, à tue-tête, ils chantent : « De tous les pays, notre pays a un empereur qui, dans le monde, est sans rival ». M. André Bellessort, entrant il y a quelques années dans une caserne japonaise, assistait à une sorte de catéchisme donné à la chambrée :

« Quel est ton chef ? » — « L'empereur. » — « Qu'est-ce que l'esprit militaire ? » — « L'obéissance et le sacrifice. » — « Qu'entends-tu par grande vaillance ? » — « Ne jamais regarder le nombre et marcher en avant. » — « D'où vient la tache de sang qui rougit ton drapeau ? » — « De celui qui le portait dans la bataille. » — « A quoi te fait-elle songer ? » — « A son bonheur. » — « L'homme mort, que reste-t-il ? » — « La gloire. »

Le petit Japonais, tel que ses instituteurs le forment pour la caserne, est capable, non point seulement d'apprendre par cœur ces âpres et viriles leçons, mais de les retenir dans son cœur. En 1900, M. Weulersse, visitant le Japon, voyait un instituteur marquer en noir, sur la carte de Chine, la presqu'île de Liao-Toung, et un autre habituer les enfants à marcher nu-pieds dans la neige afin qu'ils fussent tous dispos lorsqu'il s'agirait de fouler le sol sibérien ; ces deux instituteurs étaient deux précurseurs.

L'Angleterre et l'Amérique.

M. Georges Goyau signale ensuite un mouvement patriotique sensible dans les écoles d'Angleterre, et le rattache « à la transformation profonde qui semble, d'une façon discrète mais continue, renouveler l'ensemble des institutions anglaises, et ces parades scolaires d'esprit national sont peut-être le prélude d'autres parades qu'exécuterait pour l'Angleterre de demain, une ébauche d'armée nationale ».

Et, parlant des États-Unis, il continue ainsi :

Parmi cette démocratie qui captiva si longtemps les regards des pacifistes, on voit à l'école des fillettes de huit ans tracer au tableau noir, imperturbables, le croquis des grandes batailles de la guerre d'Indépendance. Et l'autre guerre, l'œuvre de conquête, n'a pas moins de prestige, pour

l'enseignement scolaire, que la guerre d'émancipation : l'amiral Dewey, vainqueur de l'Espagne, a son portrait dans les « jardins d'enfants », à côté de Washington ; et sous ce portrait on lit : « Notre second héros ».

Les petits Américains, à l'égal du champion de la liberté, apprennent à vénérer le conquérant ; et, lorsqu'on veut meubler leur mémoire de certains textes qui leur tiendront compagnie pour la vie, c'est du chant *America* composé à l'époque des hostilités contre l'Espagne, ou bien c'est d'un autre poème intitulé *Le rêve de Cuba*, que l'on s'empresse de faire choix. Une nouvelle poésie nationale est née ; tout de suite elle est devenue poésie scolaire.

« Nous donnons nos têtes, nos cœurs, nos bras à notre pays ! Une patrie, une langue, un drapeau ! » Chaque matin, cette déclaration des droits de l'Amérique est psalmodiée, dans certaines écoles de New-York, devant l'étendard de la République américaine, par ces innombrables enfants de toute langue et de toute nationalité, dont l'Amérique, tutrice impérieuse, exige que l'instruction primaire fasse des Américains. La démocratie américaine, dans ses écoles, fait mieux et plus que de dresser le citoyen ; à proprement parler, elle le fait naître, elle le baptise, elle le crée.

L'École et la Nation.

M. Georges Goyau termine la première partie de son étude en concluant que l'école primaire, pour être nationale — ce qui est sa raison d'être et sa loi essentielle — doit être fermée aux luttes et aux intérêts des partis, et écarter ce qui divise et affaiblit la nation. Elle ne doit pas se mettre en conflit avec l'institution même chargée de la défense de la nation, avec l'armée, mais au contraire y préparer les esprits et les cœurs des enfants.

Enfin, l'école nationale se complaira, sans jactance mais sans timidité, dans une certaine partialité pour cette patrie dont elle est, par définition, la servante. L'instituteur ne se demandera pas s'il est conforme à la justice et conforme à la vérité de préférer théoriquement sa propre nation aux nations voisines ; ce sont là problèmes d'abstrakteurs ; ils marquent la décadence des esprits mêmes qui les posent et une fâcheuse abdication des gouvernements qui les laissent poser. « La préférence qu'on éprouve pour sa patrie, dit M. Goyau, est un mouvement spontané du cœur ; elle ne se discute ni ne se réfute ; elle est un fait de conscience ; elle est raisonnable comme l'est un instinct de salut. »

L'Episcopat anglais et les Ecoles catholiques.

Le journal catholique anglais le *Tablet* a publié cette importante déclaration des évêques anglais, qu'on ne saurait trop faire connaître :

I. — Nous désirons, disent les seize prélats, appeler l'attention sérieuse de tous les fidèles sur le grave abandon de l'enseignement et de la tradition de l'Eglise et sur les grands dangers que courent la foi et l'esprit religieux, par ce fait que sont placés des enfants catholiques, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, dans les écoles non catholiques.

En égard à la nature habituellement prochaine de ces dangers, c'est, dans les circonstances ordinaires, un péché grave de la part des parents que d'exposer leurs enfants à de tels risques ; ainsi le déclarent expressément les instructions du Saint-Siège et les nôtres. Même il s'y joint assez fréquemment un grave péché de scandale. Lorsque, en effet, les fidèles — parmi ceux surtout qui occupent des positions éminentes — ont recours aux écoles non catholiques, ils causent préjudice à la situation catholique tout entière en entraînant les autres en grand nombre à suivre leur exemple, et en rendant de plus en plus difficile l'existence, l'entretien et l'amélioration de nos écoles et collèges.

II. — Nous reconnaissons assurément que dans les cas — assez rares — où l'on ne peut par d'autres moyens parvenir à une profession déterminée, les parents sont, à la rigueur, excusables d'exposer leurs enfants à de tels risques. Encore sont-ils forcés de prendre toutes les précautions possibles pour en atténuer la gravité. Mais nous déclarons que ces cas exceptionnels ne sauraient nullement excuser une semblable manière d'agir, lorsque l'accès à une carrière peut être obtenu sans passer nécessairement par les maisons d'éducation non catholiques. Il est manifeste que les avantages sociaux que peuvent offrir certaines écoles ne constituent pas une suffisante nécessité.

III. — Aucun prêtre ou confesseur n'est autorisé à décider s'il existe une nécessité de cette nature ; le cas est de ceux qu'il faut référer à l'Ordinaire du diocèse et soumettre à son conseil et à son jugement.

IV. — Nous faisons un nouvel appel au clergé de même qu'aux laïques, afin qu'ils soutiennent, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, nos écoles existantes de tout degré, et qu'ils ne négligent rien en vue de leur accroissement, de leur amélioration, et tout spécialement de la création d'écoles secondaires de jour dans les grands centres populaires.

V. — Nous engageons vivement toutes nos ouailles à être, dans la

pratique, fidèles à ces principes de loyauté envers l'Église et de foi, principes pour lesquels leurs ancêtres ont si souvent sacrifié non seulement leur position et leur avenir, mais même leur vie.

Pour apprécier toute la portée de ce document, il faut remarquer qu'en Angleterre l'école non catholique n'est pas cependant antireligieuse. L'école sans Dieu n'existe pas en Angleterre ; les prélats anglais ne signalent pas moins le danger d'une éducation étrangère au culte suivi par les enfants et leurs familles.



AUX ANTIPODES

Que deviennent nos anciens Maîtres et amis ? Voilà une question que plus d'un d'entre vous s'est posée, j'en suis sûr. Je n'ai pas l'intention d'y répondre aujourd'hui, pour quatre-vingt-dix-neuf raisons principales, dont la première est que je n'en sais pas plus que vous sur ce point.

Cependant, grâce à l'amabilité du Cher Frère Visiteur de Quimper et du Cher Frère Directeur du Pensionnat, je puis vous offrir quelques extraits de lettres fort intéressantes à eux adressées d'Australie. Elles sont du Cher Frère Divitien-Henri, longtemps professeur au Pensionnat, puis directeur au Tonkin, Hanoï, pendant plusieurs années et tout récemment encore directeur à Saint-Malo. Tous ceux qui ont connu cet excellent et distingué Frère, et même j'en suis persuadé tous nos amis de l'Association liront avec plaisir ces quelques pages :

« Armidale, 9 Octobre 1905.

» Je ne m'attarderai pas à vous décrire mon long voyage ; les quelques cartes que je vous ai expédiées vous en ont mentionné les principaux incidents et votre imagination a pu faire le reste. D'ailleurs, un voyage à travers les mers n'a rien de très intéressant : le ciel, la mer, toujours le ciel, toujours la mer sans limite ; c'est bien vite la monotonie, cousine germaine de l'ennui. Et puis, quarante ans n'est plus l'âge des enthousiasmes.

» Je ne vous relaterai que deux faits nouveaux pour moi ;

c'est le 7 Juin dernier, que le paquebot français *Néra* quittait les bassins de Marseille à destination de l'Australie. C'était une ville flottante, mais une ville presque déserte : il y avait à peine trente passagers à bord ! Nous atteignîmes Suez sans le moindre incident. Ce fut le beau côté de la médaille ; nous ne devions pas tarder à en voir le revers. A peine avions-nous pénétré dans le canal, que nous fûmes assaillis par un vent qui nous parut sortir d'une fournaise. Le ciel s'assombrit tout à coup, l'atmosphère devint lourde, suffocante, s'épaissit au point de ne pouvoir distinguer un cargo-boat qui croisait avec nous. Seul le bruit continu des sirènes guidait la marche des deux navires.

» La chaleur du vent qui nous valait cette subite transformation de l'atmosphère était intolérable : le thermomètre marqua + 64° !

» Cette situation dura jusque bien avant dans la mer Rouge qui, dans la circonstance, nous parut parfaitement dénommée : ce fut l'épreuve du feu.

» Deux jours après avoir doublé Guardafui, notre vaisseau eut à lutter contre la mousson du S.-W., qui souffle sur tout l'Océan Indien à cette époque de l'année. La mer était grosse et les vagues, qui nous arrivaient par tribord, faisaient rouler le navire d'une façon qui n'était pas précisément faite pour la stabilité de l'équilibre des passagers sur les ponts. Bon gré, mal gré, nous filions cependant nos 15 nœuds et nous arrivâmes à Bombay le 22 Juin.

» La chaleur était intense dans la populeuse ville noire ; aussi le lendemain même nous partions pour Colombo. Il nous fallut y attendre le *Tonkin*, courrier de Chine et du Japon, pour le transbordement de ses passagers et marchandises à destination de l'Australie. Il avait dû supporter les assauts d'une mer démontée et arrivait avec vingt heures de retard !

» La *Néra* ne quitta Colombo que le 29 pour courir sa dernière étape dans les mers du Sud. Les trois premiers jours, les vents du Sud dominèrent ; la mer, quoique agitée, n'entravait guère la marche ordinaire du navire. Le 6 Juillet, le vent fraîchit tout à coup et subitement passa au S.-W. L'onde mugissante se hérissa d'énormes vagues à la crête écumante, et une chute rapide du baromètre nous annonça la tempête. La nuit et le jour suivants furent très pénibles. La tempête était déchaînée ; le vent mêlait la voix

lugubre de ses rafales au crépitement de la grêle et au sifflement des cordages. Les voyageurs, silencieux, assistaient à un spectacle grandiose, terrifiant, qu'il ne leur était guère permis de considérer qu'au travers de l'épaisse vitre du hublot de leur cabine : les plus courageux hasardaient à peine une sortie sur le pont, balayé à chaque instant par quelque paquet de mer.

» Le vaisseau roulait terriblement sous l'action combinée du vent et des vagues. Celles-ci l'attrapaient avec une véritable furie. Chaque assaut, formidable coup de bélier, l'ébranlait de la poupe à la proue. Dans cette lutte inégale de notre frêle esquif contre les éléments, l'équipage se comportait vaillamment : le capitaine ne quittait pas la dunette ; ses ordres, brefs, précis, donnés avec un sang-froid imperturbable, étaient les seules paroles qu'on entendît dans la tourmente.

» La lutte durait depuis le jeudi soir, et nous étions au vendredi midi. Le vendredi soir, les rafales devinrent plus fréquentes et augmentèrent d'intensité. Les vagues succédaient aux vagues dans des assauts furieux qui se terminaient toujours par l'inondation complète du pont du navire. Malheur à qui se fût trouvé sur le passage de l'une de ces mégères échevelées !

» Le paquebot dut ralentir sa marche. Un peu avant minuit, un terrible coup de mer l'atteignit par tribord et lui fit faire une épouvantable bascule à babord ; sa membrure tout entière poussa un long gémissement, auquel répondit plus d'un cri d'angoisse jailli de poitrines humaines.

» Cependant le colosse reprit l'équilibre, mais si brusquement, que l'artimon et ses agrès de tribord se rompirent avec un terrible fracas. Dans sa chute, le mât d'artimon emporta une partie du grand mât qui tomba sur le spardeck des secondes classes. Heureusement, il n'y eut pas à déplorer d'accident de personne. Le vaisseau stoppa soudain et le capitaine donna ordre à l'équipage de couper les cordages de babord et d'abandonner à la mer le mât brisé qu'ils retenaient au flanc du navire. La tempête battait son plein. Les vagues, fières de leur premier succès, s'acharnent à vouloir achever leur œuvre ; déjà plusieurs hublots ont été brisés et la mer s'engouffre tumultueusement dans les cabines.

» Dans l'impossibilité de continuer sa route sans courir le plus grand danger, le capitaine commanda cap à l'Ouest ; nous revînmes sur nos pas.

» Le samedi, à 2 heures du matin, le baromètre accuse une hausse, mais ce ne fut qu'à midi que le navire put reprendre sa route ; il avait supporté un terrible siège de près de trois jours !

» Nous arrivâmes à Fremantle quelque peu avariés, mais assez forts pour continuer notre route sans retard. Enfin, nous touchions à la côte australienne. Après l'épreuve du feu, celle de l'eau venait de s'achever. Nous reprîmes la mer le lundi suivant. Le reste du voyage se fit dans de bonnes conditions et, le 19 Juillet, nous arrivâmes à Sydney, enchantés de retrouver enfin la terre ferme.

» Ici commence l'histoire de nos terrestres tribulations. Bien que notre arrivée fût annoncée, personne ne nous attendait au débarcadère de la cité australienne.

» Nous décidâmes de nous présenter directement au Cardinal. Nous reprîmes la mer dans un de ces bateaux mouches (*ferry boats*) semblables à ceux qui sillonnent la Seine et nous nous rendîmes à Manly, résidence cardinalice. Il faut vous dire que la rade de Sydney ressemble beaucoup à notre golfe du Morbihan. Sydney serait Vannes, et Manly, Séné.

» Notre entrevue avec Son Eminence fut cordiale, paternelle, encourageante pour l'œuvre que nous devons entreprendre. Après une petite heure d'audience, le Cardinal nous conseilla de demander asile aux Frères Maristes pendant notre séjour à Sydney.

» Nous revînmes donc à Sydney ville (Vannes) prendre un nouveau bateau qui nous conduisit à Villa-Maria (Arradon) résidence des RR. PP. Maristes. Il faisait nuit noire, et nous n'étions pas annoncés ! Le R. P. Supérieur, un Français, bien mieux, un Breton, nous reçut très cordialement et nous offrit gracieusement l'hospitalité.

» Nous comptons nous rendre le lendemain au collège dirigé par les Frères Maristes, suivant les indications du Cardinal, mais on ne put nous y recevoir et nous restâmes les hôtes des RR. Pères jusqu'au 2 Août.

» Tout ce temps fut employé en visites, pourparlers, etc., courses fatigantes qui, chaque jour, commençaient avec l'aurore pour ne se terminer qu'à la chute du jour. Nous comptons ouvrir une maison à Surry-Hill, quartier populeux de Sydney, à Noël. Le grain de sénévé que nous semons sur la terre australienne ger-

mera-t-il ? Les congrégations de Frères enseignants répandues en Australie sont : les Maristes, 300 sujets environ ; les *Christian brothers*, 200 ; les *Patricians*, 30 à 40.

» Le 2 Août, nous quitions Sydney pour nous rendre à Armidale. Quatorze heures de chemin de fer, Nord. Nous fûmes reçus par l'évêque, Mgr O' Connor. Le collège dont nous devons prendre la direction n'est qu'une ruine ; il faut retaper le tout.

» En attendant qu'un coin soit à peu près convenablement aménagé pour nous recevoir, nous logeons à l'évêché. Enfin, le 12 Septembre, nous prenons possession de notre nouvel établissement.

» Depuis, nous vivons à peu près en solitaires, nous créant des occupations pour éviter l'ennui : Je suis actuellement terrassier : j'ai tracé, défoncé et suis en train d'achever l'allée principale du collège. Ce travail achevé, j'entreprendrai l'exécution d'un plan de *flower garden, vegetable garden, kitchen garden and to forth ; 'tis a long and hard work indeed but with patience, time and money I'll succeed.*

» Malheureusement, ma science agricole est peu étendue, aussi vous serais-je infiniment reconnaissant de me procurer le moyen d'en élargir un peu l'horizon.

» L'Australie est située géographiquement entre le 11° et le 39° de latitude Sud et les 113° et 154° de longitude Est de Greenwich. Le coin de terre que j'occupe est par 30°5 de latitude Sud et 152° de longitude Est. C'est un plateau de plus de 1,000 mètres d'altitude. Le climat y est excellent ; on le dit le meilleur de l'Australie. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai pas eu à m'en plaindre jusqu'à présent. En Août j'y ai vu la neige, et aujourd'hui 10 Octobre, il fait beau soleil : c'est le printemps australien ; les arbres bourgeonnent, les pommiers et les poiriers sont en fleurs. Les plus fortes chaleurs connues à Armidale n'ont jamais dépassé 29° centigrades. Le froid est quelquefois très piquant, le matin surtout ; la gelée blanche est un fait ordinaire.

» La ville par laquelle nous faisons notre entrée sur la terre des anciens conviets n'est qu'une bourgade, ou mieux un camp de 5 à 6,000 personnes. Les rues y sont tracées, la plupart presque désertes ; elles sont larges, d'équerre, pas entretenues ; les habitations sont en bois, quelques-unes en briques. Nous habitons un

cottage en planches peintes ; la maison d'école et les classes qui s'élèvent en ce moment sont en briques ; aussi sommes-nous du nombre des favorisés.

» L'aspect général du pays aux environs d'Armidale est assez monotone. Il n'y a pas de rivière, pas de ruisseau. Des ravins desséchés sembleraient indiquer le passage de pluies torrentielles à époques fixes ; je ne saurais préciser. L'eucalyptus est l'arbre, presque le seul arbre du pays ; il pousse partout. Si en Europe on l'emploie pour dessécher les marais, ici il couronne les sommets les plus arides des *blue mountains* ; les arbustes, arbrisseaux et herbes sont généralement d'une flore qui m'est inconnue. Les plantes européennes y poussent à merveille.

» De la faune australienne, en dehors de ce qui est exhibé aux museums de Melbourne et de Sydney, je n'ai vu qu'un spécimen de petit kangaroo, qu'un jour d'excursion j'ai failli écraser dans son nid ; l'animal femelle était gros comme un fort renard et allaitait son petit. Le nid, posé sur le sol, était fait de branchages desséchés ; le petit était de la grosseur d'un chat.

» Les oiseaux sont tout à fait différents de ceux d'Europe, tant de chant que de couleur. Les perruches sont les moineaux du pays. Les corbeaux ou plutôt corneilles ont le plumage de la pie en France ; leur chant peut être comparé au bruit d'une poulie non graissée tournant dans sa chape. Les hirondelles ont le jabot teinté de rouge. Une quantité innombrable de petits oiseaux pas gros comme le pouce vivent et gazouillent dans les buissons de rosiers sauvages. Quelques-uns se nourrissent du nectar des fleurs à la façon des papillons. En ce moment, une petite colonie de ces gentils êtres construit un nid pour un nouveau couple dans un buisson d'épines rouges près de ma fenêtre. Ces oiseaux, *yellow tits*, ont quelque chose du serin et de la mésange dans leur plumage ; je n'ai pas encore entendu leur chant. Leur nid paraît devoir être très gros, disproportionné avec leur taille.

» Et maintenant, voulez-vous l'horaire de ma journée ! Après nos dévotions du matin, il est 8 h. 1/4 ; nous déjeunons : *Porridge* (sorte de bouillie irlandaise), pain et beurre ou confitures, café au lait. Ensuite, chacun vaque aux occupations qu'il s'est créées. Pour moi, comme je vous l'ai dit, j'ai entrepris le côté ornemental extérieur de notre campagne (4 hectares). Entre temps, je casse

du bois pour la cuisinière. Ainsi jusqu'à 1 heure. C'est le moment du dîner. Menu : bouillon, bœuf ou jambon, pommes de terre, dessert ; boisson, l'eau du ciel, café, sans pousse. L'après-midi est employée à l'étude de l'anglais : ce sera la pierre d'achoppement des bonnes volontés françaises qui pourraient être poussées vers les rives australiennes. C'est pourtant la seule réelle difficulté à surmonter pour se rendre utile sur cette terre neuve et pleine d'avenir. 6 h. 1/2, souper : menu du dîner, moins la soupe ; boisson, thé.

» Ce régime nous va parfaitement et nous nous portons bien.

» Au point de vue des études, le programme officiel australien est assez chargé : c'est le baccalauréat français. On enseigne le latin dans toutes les écoles, même dans les écoles paroissiales. Ici, l'école de garçons, tenue par des Sœurs Ursulines, qui comprend 70 élèves au plus, possède un cours de latin. Nous avons déclaré, et nous déclarons partout où nous allons que le latin ne fera pas partie de notre programme. Comment serons-nous accueillis ? L'avenir nous le dira.

» Maintenant, puisque me voici devenu cantonnier, jardinier, fleuriste, permettez-moi de vous intéresser à ma petite entreprise : Je voudrais que les premiers choux, carottes, navets, oignons et autres légumes de mon jardin vinssent de Quimper, la ville de mes premières armes ; que les premières fleurs de mes bordures, parterres, massifs, aient d'abord exposé leurs corolles au soleil breton. Que vous seriez aimables de m'expédier des graines de tout cela !

» En terminant, permettez-moi de vous adresser, à travers les 4,000 lieues qui nous séparent, mes meilleurs souhaits pour l'année 1906. Que vos épreuves s'achèvent, et que la paix règne enfin sur le sol français !

» Salut et fraternité !

» Brother HENRY,
de la Salle college Armidale, New. S. W.
(Australia). ».



Nouvelles de l'Association.

Depuis notre assemblée générale du 28 Mai, rien à signaler de bien saillant. Nous sommes un peu comme les peuples sans histoire. On dit que ce sont les peuples heureux, est-ce bien vrai ? Ne seraient-ce pas plus simplement des peuples morts ? Non pas que je veuille dire que notre Association soit morte, ou même à la veille de mourir ; mais j'aimerais tant à la voir pleine d'une vie intense et profonde, se manifestant chaque jour par ses œuvres. On se remue autour de nous, chers Amis, et pas seulement chez nos adversaires, Dieu merci ! Les braves gens comprennent enfin qu'il ne suffit pas d'avoir pour soi le bon droit, qu'il faut s'organiser, et s'organiser fortement. Et des sociétés comme la nôtre, qui ne furent d'abord que de douces communions de pensées et de souvenirs, ont su se transformer pour faire face aux nécessités de l'heure présente ; elles sont entrées résolument dans la lutte, elles y ont puisé un regain de sève généreuse et sont aujourd'hui et seront demain plus vivantes et plus bienfaisantes que jamais.

Ne pas avancer c'est reculer, surtout de nos jours où tout va d'une allure vertigineuse. Sans doute, nous ne voulions pas le combat, mais les circonstances commandent que toute société devienne un régiment. Nous sommes en état de légitime défense, et ne pas nous défendre, ne pas tenter de rendre vains par nos efforts courageux les assauts d'ennemis qui nous en veulent à mort, c'est accepter la mort après la déchéance. Ce n'est pas ce que nous voulons, n'est-il pas vrai, chers Amis ? Eh bien ! donc, réveillons-nous, rajeunissons nos cœurs et soyons forts. Or, la condition de la force c'est l'union ; soyons donc bien unis entre nous, soutenons-nous, entr'aidons-nous, aimons-nous ! Mais j'ose dire que même cette union de famille serait insuffisante. Un bataillon n'est rien, cent bataillons font une armée redoutable. D'autres sociétés existent, dans la région même, qui ont un but analogue au nôtre. Pourquoi ne pas se tendre la main. D'autres associations sont à créer ; chaque école libre devrait avoir la sienne, et, chacune conservant sa physionomie et son fonctionne-

ment propre, il faudrait les grouper en associations régionales elles-mêmes fédérées. Je ne crois pas que le salut de nos écoles soit ailleurs. Jusqu'ici, nous pouvions nous décharger du soin de leur maintien et de leur fonctionnement sur les congrégations, sur le clergé, sur des bienfaiteurs. A l'avenir, elles ne vivront que si nous nous y intéressons directement.

Je sais que plusieurs parmi nos Amis furent hostiles jusqu'ici aux idées de fédération, et peut-être n'avaient-ils pas tort quand il n'était point question de combattre. Mais les temps sont changés ; il faut s'unir ou périr ; s'unir pour l'action, s'unir pour la lutte, s'unir pour le triomphe.

C'est l'idée émise et unanimement acceptée par les deux Congrès nationaux des Associations d'Anciens Élèves des Frères et des écoles libres catholiques tenus le premier à Lyon l'an dernier, et le second cette année même à Paris. On trouvera plus loin un écho du dernier Congrès. Comme il a été impossible, faute d'avoir pris à temps ses dispositions, de nous y faire représenter par un membre de notre Comité ou de notre Association, sur les pressantes insistances de M. Blanchemain, promoteur et organisateur du Congrès, nous avons confié cette mission à M. Laurent, secrétaire et délégué de l'Amicale de Lorient.

Il ne m'appartient pas de défendre cette idée d'Associations régionales et fédérales ; je l'ai simplement émise après le Congrès, et mes vœux ne vont qu'à désirer que nos Amis y réfléchissent, car il faudra bien qu'un jour ou l'autre elle vienne en discussion.

Adhésions nouvelles.

MM. Clorennec, Emmanuel, avenue de la Gare, Quimper ;
Pellé, Jean-Pierre, maître-adjoint, école libre de St-Malo ;
Dousset, Albert, École des Mécaniciens, Toulon ;
Philippe, Joseph, chez M. le comte de Vincelles, Trégunc.

Décès.

Frère Dié-de-Jésus, ancien sous-directeur au Pensionnat, décédé à Quimper, le 26 Juillet 1905.

M. J. Deplat, ami de notre Association, décédé le 26 Octobre 1905.

M. A. Autrou nous a fait part de la mort de sa fille, Marthe, âgée de 7 ans.

Nous avons appris le décès, à Alger, de Auguste Le Goff, de Belle-Ile-en-Mer.

Le Pensionnat a eu aussi la douleur de perdre un jeune élève, très intelligent et très aimé, Louis Péronnet, décédé dans sa famille, à Pont-Aven, le 1^{er} Décembre 1905, à l'âge de 15 ans.

Que les familles, si éprouvées, veuillent bien agréer nos plus cordiales condoléances.

Nous apprenons au dernier moment la mort inattendue du Cher Frère Constantien, longtemps directeur du Petit-Noviciat, et depuis directeur des Frères Anciens, à Quimper.

Rectification d'adresses.

MM. André Frélaut, planteur à la Gloria (Cuba) ;
Louis Guirriec, au bourg de Plobannalec ;
Yves Fermon, Hôtel des Bains, Roscoff ;
Olivier Le Roux, 28^{me} Régiment d'artillerie, Vannes.

BILAN DE 1905

En caisse au 31 Décembre 1904.. 1,408 fr. 80 c.

RECETTES DE L'ANNÉE

Cotisations, annonces commerciales, vente de <i>Bulletins</i>	1,228	15
TOTAL.	2,636 fr. 95 c.	

DÉPENSES

Impression du <i>Bulletin</i> de Janvier 1905. . . .	180 fr.	» c.
Frais du banquet du 28 Mai..	371	»
Frais de correspondance, recouvrements . . .	73	»
Clichés pour photogravure.	20	40
Entretien des enfants patronnés	964	10
Coopération au Congrès de Paris et souscrip- tion pour trois comptes-rendus..	16	30
Subvention au délégué au Congrès..	50	»
Impression du <i>Bulletin</i> de Juillet..	245	»
TOTAL.	1,919 fr. 80 c.	

Reste en caisse au 31 Décembre 1905 717 fr. 15 c.

ÉCHOS DU DEUXIÈME CONGRÈS NATIONAL

DES

Associations des Anciens Élèves des Frères et des Écoles libres catholiques.

Cent quarante-cinq Associations, représentant environ 45.000 Anciens Élèves, ont adhéré au deuxième Congrès national des Amicales de l'enseignement libre catholique qui s'est tenu à Paris, salle des Agriculteurs de France, les 20, 21 et 22 Octobre 1905. Quarante adhésions individuelles, émanant de personnalités attachées aux œuvres d'éducation, ont été également inscrites. Le nombre des délégués d'Associations s'est élevé à 205.

Deux faits particuliers distinguent ce Congrès de celui tenu à Lyon en 1904, et marquent un progrès dans la voie de l'action ordonnée : le premier est la participation effective d'Amicales issues d'établissements primaires ou secondaires modernes, dirigés antérieurement par des congrégations religieuses de divers Ordres : Petits Frères de Marie, Frères du Sacré-Cœur, Frères de Lamennais, Frères des Écoles Chrétiennes ; le second est la collaboration sympathique apportée par des représentants d'Amicales de l'enseignement secondaire classique, venus de tous les points du territoire.

Des hommes éminents, tels que Mgr Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris ; Paul Lerolle, député de la Seine ; G. Picot, vice-président de la Ligue de la Liberté d'Enseignement et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, ont tenu à honorer de leur présence la séance d'ouverture du Congrès, manifestant ainsi leur précieux attachement à l'œuvre entreprise. M. Blanchemain, président du Congrès et du Comité permanent des Amicales, les salue respectueusement et remercie tous ceux qui ont répondu à l'appel des organisateurs. Puis il rappelle en quelques mots vibrants et émus les phases douloureuses que vient de traverser l'exercice de la liberté d'Enseignement. Il envoie aux proscrits l'hommage fidèle de leurs Anciens Élèves reconnaissants, évoque l'opinion des fils de France qui, transplan-

tés sur des sols étrangers, y voient fleurir la liberté de transmission de leurs croyances pendant que, dans la mère patrie qu'ils auraient toujours voulu respecter dans son auréole de foi et de générosité, se commettent des exactions dont ils rougissent. Il analyse les tristes effets de la déchristianisation, et proclame le devoir qu'ont tous les catholiques de soutenir l'école libre tant qu'il y aura une possibilité quelconque de le faire. Il adjure surtout les Anciens Élèves de garder leurs Associations fortes et viriles, d'en faire des foyers d'indépendance où se maintiendront vivantes les traditions chrétiennes dont ils sont les dépositaires, de créer des Associations auprès de toutes les écoles libres existantes, afin que celles-ci bénéficient de leur affection et de leur dévouement. Il passe en revue les diverses questions qui vont être soumises à l'examen du Congrès, insiste sur leur caractère encyclopédique qui va permettre d'analyser encore une fois l'œuvre que les Amicales ont à accomplir. Et, dans une péroraison magnifique, énumère les raisons que nous avons de compter sur la toute puissance des dévouements catholiques pour restaurer au grand jour de la liberté, sans restriction, l'éducation chrétienne dans notre pays.

Il ne nous est point possible d'entrer dans le détail des travaux du Congrès, qui avait à s'occuper notamment :

De l'action en faveur de l'Enseignement libre et du rôle de l'association des Anciens Élèves dans la vie de l'école ;

De l'action en faveur de l'éducation professionnelle et sociale ;

Des syndicats professionnels ;

De l'organisation de l'Enseignement libre ;

Des œuvres de mutualité, de l'action en faveur des intérêts de solidarité ;

Des unions d'Associations ;

Des offices régionaux de placement à l'usage de toutes les Associations.

Nous signalerons seulement quelques-uns des vœux adoptés à l'unanimité par l'Assemblée.

I. — Que les Amicales, sans s'immiscer en rien dans la vie quotidienne de l'école, soient appelées à exercer une influence permanente et sérieuse sur la direction à donner aux études dans l'école libre. Que pour atteindre ce but elles soient largement représentées dans les Associations de pères de famille appelées à administrer les écoles libres ;

Que les Amicales s'attachent à provoquer la fondation d'associations de ce genre ; que, pour y arriver, elles fassent connaître les statuts-types préparés par les soins du comité permanent ;

Que partout où des circonstances spéciales s'opposeraient, au moins pour le moment, à la création d'Associations familiales, les Anciens Élèves des écoles libres apportent le concours de leur expérience aux comités chargés d'administrer et de diriger ces écoles.

II. — Que chaque Amicale témoigne l'intérêt qu'elle porte à l'école à laquelle elle se rattache par la création de prix spéciaux donnés en son nom, notamment dans les matières de l'enseignement qui lui paraîtront mériter des encouragements particuliers ;

Que les Unions régionales créent des concours annuels entre toutes les écoles dont les Amicales relèvent de l'Union ; qu'elles décernent solennellement les prix et donnent aux résultats des concours la plus large publicité, notamment dans la presse locale ;

Que les Amicales assurent le service de la gratuité au profit des enfants dont les parents sont hors d'état de payer la rétribution scolaire.

III. — Que les Amicales s'attachent à faire connaître l'école libre et à étendre son recrutement.

IV. — Que les maîtres de nos écoles soient invités à faire connaître plus complètement aux élèves le fonctionnement, les avantages et le but de nos Associations ;

Que nos Amicales, d'accord avec l'administration de l'école, délèguent certains de leurs membres pour faire aux élèves quelques causeries familières sur ce même sujet.

V. — Que les Amicales mettent au premier rang de leurs préoccupations le placement des Anciens Élèves dans des maisons honorables où leur moralité sera protégée, en même temps qu'on s'attachera à développer leur habileté professionnelle ;

Que les commissions de placement se multiplient au sein des Amicales ;

Qu'elles établissent entre elles des relations constantes par le canal du Comité permanent qui pourrait faire connaître, par l'organe de son *Bulletin*, les offres et demandes d'emploi susceptibles d'intéresser des candidats extra-locaux.

Vœux relatifs à la constitution d'Unions régionales :

I. — Que des Unions déclarées soient constituées entre Associations déclarées du même genre d'enseignement et qu'elles adoptent comme territoire les divisions régionales établies par le Comité permanent et soient rattachées à ce Comité.

II. — Qu'elles se donnent pour objet immédiat de promouvoir la formation d'Associations d'Anciens Élèves auprès des écoles qui en sont dépourvues, mettant à la disposition de leurs administrations scolaires, statuts, modèles et conférences.

III. — Qu'elles s'efforcent de créer, d'accord avec leurs Associations

adhérentes et le Comité permanent, un *Bulletin* commun qui serait servi à tous les Anciens Élèves unis.

Un congressiste ayant demandé l'envoi aux Amicales d'un petit tract exposant le but et le fonctionnement des Unions régionales, le bureau prend acte de cette proposition qu'il s'efforcera de réaliser.

Bordeaux est désigné comme centre du Congrès de 1906. La date en sera fixée ultérieurement par accord entre le Comité permanent et la Commission d'organisation de Bordeaux. Un congrès des syndicats d'instituteurs libres devant se tenir dans cette même ville en Septembre 1906, tous les efforts seront faits pour réaliser une coïncidence désirable.



CHRONIQUE DU PENSIONNAT

13 et 14 Juillet. — Examen d'agriculture. Six élèves sont diplômés :

Gadal, Joseph, de Gouézec ;
Brangoulo, Joseph, de Clohars-Carnoët ;
Bescond, Claude, de Plomelin ;
Nédélec, Jean-Marie, d'Ergué-Gabéric ;
Guillerme, Joseph, de Guidel ;
Gourmelen, Pierre, de Ploaré.

Deux rappels de diplôme :

Philippe, Joseph, de Belle-Isle-en Mer ;
L'Haridon, Yves, de Gouézec.

Du rapport de la Commission, adressé à la Société des Agriculteurs de France et signé : Comte de Beaumont, Comte de Vincelles, Vicomte de Lesguern, Adol, A. de Boisanger, de Montluc de la Rivière, P. Belbéoc'h, nous détachons le passage suivant concernant l'ensemble de l'examen :

Les résultats sont parfaits. Ces jeunes gens savent ce qu'ils ont à dire et le disent admirablement. Leurs explications sont nettes, claires ; ils s'expriment avec facilité et montrent une assurance qui dénote une préparation des plus sérieuses....

Et la conclusion :

Ce n'est pas sans tristesse que nous nous séparons en jetant un dernier regard sur ce bel établissement où des milliers de petits Bretons ont reçu, avec les bases d'une instruction solide, les principes de la vie chrétienne et qui, dans quelques années, dans quelques mois peut-être, sera fermé à tout jamais.

Ce jour néfaste sera un jour de deuil pour la Liberté et aussi pour l'Agriculture, qui perdra une de ses meilleures sources de progrès.

20 Juillet. — Fête du Frère Directeur et fête des Maîtres. Séance récréative et grand concours de jeux. Journée parfaite de tous points.

22 Juillet. — Distribution solennelle des prix, sous la présidence de S. G. Mgr Dubillard, et proclamation des succès aux derniers examens. Ont été admis :

Institut catholique d'Arts et Métiers de Lille :

Dousset, Albert, d'Orléans ;
Coadou, Guillaume, de Locronan ;
Kerimel de Kerveno, Joseph, de Brest ;
Le Roy, Victor, de Quimper.

Ecole nationale d'Arts et Métiers d'Angers :

Le Bras, Roger, de Lannion.

Écoles des Mécaniciens de la Flotte :

Dousset, Albert, d'Orléans ;
Le Moigne, Pierre, d'Esquibien ;
Hémon, Louis, de Pont-Aven.

Certificat d'études primaires supérieures :

Huet, Jean, de Châteaulin ;
Le Guilloux, Eugène, de Baud ;
Le Moal, François, de Gouézec.

Surnumérariat des Postes et Télégraphes :

Le Gô, Henri, de Saint-Pierre-Quiberon ;
Le Roux, Emile, de Quimper ;
Mescam, Joseph, de Quimper ;
Messenger, Léopold, de Crozon ;
Le Lay, Yves, de Quimper ;
Mahé, François, de Châteauneuf-du-Faou ;
Chaplais, Théophile, de Châteaulin ;
Brigant, Laurent, de Pouldreuzic ;
Douguet, Hervé, de Dinéault :

Brevet élémentaire :

Session de Juin.

Brangoulo, Joseph, de Clohars-Carnoët ;
Le Berre, Joseph, de Quimper ;
Castille, Henri, de Quimper ;
Cléro, Yves, de Châteauneuf-du-Faou ;
Clorennec, Emmanuel, de Quimper ;

Le Dréau, Yves, de Quimper ;
Gadal, Joseph, de Gouézec ;
Guyader, Yves, d'Elliant ;
Gautier, Romain, de Locronan ;
Le Guilloux, Eugène, de Baud ;
Morvézen, Yves, de Riec ;
Nédélec, Jean-Marie, d'Ergué-Gabéric ;
Pérodeau, Étienne, de Quimper.

Parmi les élèves ayant eu un nombre considérable de nominations, nous signalerons :

<i>En huitième classe :</i>	Guillaume Le Saux, de Landudec ;
—	Yves Dagorn, de Trégunc.
<i>En septième classe :</i>	Pierre-Marie Louboutin, de Plogonnec ;
—	Hervé Jugeau, de Guengat ;
—	Guillaume Larrou, de Poullan.
<i>En sixième classe :</i>	René Bolzer, de Landudec ;
—	Jean Mahé, de Leuhan ;
—	François Doaré, de Plonévez-Porzay.
<i>En cinquième classe :</i>	Jean-Louis Le Foll, de Briec ;
—	Olivier Sergent, de Beuzec-Cap-Sizun ;
—	Jean-L ^s Kervarec, de Pouldergat.
<i>En quatrième classe :</i>	Mathurin Le Bars, du Juch ;
—	René Philippe, de Plonéis.
<i>En troisième classe :</i>	Jean-Louis Marchalot, de Quimper ;
—	Noël Le Gall, de Pleuven.
<i>En classe particulière :</i>	Charles Trévidic, de Quimper ;
—	Jean Le Grand, de Quimper ;
—	Jean Le Gars, de Kerfeunteun.
<i>En troisième agricole :</i>	Pierre Kerbourg, de Briec ;
—	Corentin Le Cras, de Trégunc.
<i>En troisième industrielle :</i>	Yves Cornec, de Châteaulin ;
—	François Crenn, de Châteaulin.
<i>En deuxième classe :</i>	Louis Péronnet, de Pont-Aven ;
—	René Garin, de Quimper.

<i>En deuxième agricole :</i>	Jacques Briand, d'Ergué-Gabéric ;
—	Pierre Tanguy, d'Ergué-Gabéric.
<i>En deuxième industrielle :</i>	Yves Le Dréau, de Quimper ;
—	Jean Huet, de Châteaulin ;
—	Eugène Le Guilloux, de Baud.
<i>En première classe :</i>	Emile Le Roux, de Quimper ;
—	Emmanuel Clorennec, de Quimper.
<i>En première agricole :</i>	Joseph Philippe, de Belle-Isle-en-Mer ;
—	Yves L'Haridon, de Gouézec.
<i>En première industrielle :</i>	Albert Dousset, d'Orléans ;
—	Roger Le Bras, de Lannion ;
—	Hervé Douguet, de Dinéault.

Les prix d'honneur de l'Association Amicale des Anciens ont été attribués :

Pour l'Industrie : à Albert Dousset, d'Orléans ;

Pour l'Agriculture : à Yves L'Haridon, de Gouézec.

Quant au livret de 50 francs, si gracieusement offert chaque année, par un Ancien Élève, un regrettable malentendu, qu'excusera, nous l'espérons, le généreux donateur, n'a pas permis de lui donner un titulaire cette année.

La très longue liste de lauréats était agréablement coupée de distance en distance par les brillants morceaux de l'harmonie du Pensionnat et par des scènes et chants comiques réjouissants au suprême degré :

Les deux Aveugles, d'Offenbach ; *la Voix des cloches*, romance ; *le Régiment moderne*, chanson satirique, et *le célèbre Vergeot*, comédie, sont applaudis à outrance. C'est que le talent reconnu de nos jeunes artistes likésiens ajoute un charme à celui que ces œuvres ont par elles-mêmes.

Il est midi. Depuis le petit jour, c'est un bourdonnement formidable qui emplit tout le vaste établissement ; soudain, plus rien. Les chères abeilles ont pris leur vol dans toutes les directions, laissant pour deux mois leur ruche silencieuse et mélancolique.

Août. — A deux reprises seulement, durant ces longs jours de léthargie estivale, le Likès reprend un peu de vie. La première, du

28 Juillet au 5 Août, quand viennent faire leur retraite les Frères du District de Quimper auxquels la proscription n'a pas encore arraché leur froc ; la deuxième, à la mi-Août, quand *la Solonaise*, société musicale de La Ferté-Saint-Aubin (Loiret), sous les auspices de M. Adolphe Bolloré, veut bien nous faire l'honneur d'accepter l'hospitalité dans nos vieux murs.

A ce sujet, je me permets de détacher les quelques notes suivantes d'un mignon petit opuscule relatant le voyage de *la Solonaise* en Bretagne :

Mardi 15 Août. — A 2 heures, nous arrivons en gare de Quimper. La cour est noire de monde. On acclame *la Solonaise*. M. le commissaire de police dirige lui-même le service d'ordre, qui ne laisse rien à désirer. *La Solonaise* joue de pied ferme un de ses plus brillants morceaux et se dirige ensuite, au milieu d'une foule immense et enthousiaste, au domicile de M. Eugène Bolloré. La maison est décorée de drapeaux et de fleurs..... A 3 h. 1/2, *la Solonaise* défile en musique, entre une double haie de curieux qui l'acclament et l'applaudissent vigoureusement. Nous sommes ravis de la diversité et de la beauté des costumes bretons, et nous remarquons notamment que les bonnets pailletés des jeunes enfants sont à cinq quartiers avec gland d'or ou d'argent pour les garçons, et seulement à trois quartiers avec bouton d'or ou d'argent pour les filles. Il faudrait la plume de quelque barde pour décrire le spectacle enchanteur que nous avons sous les yeux depuis le commencement de la ligne des boulevards jusqu'au kiosque des allées de Loc-Maria, qui s'étendent superbes au pied du mont Frugy, le long de la rive de l'Odét. A l'angle d'une large rue, nous apercevons les blanches théories d'une poétique procession se déroulant à l'ombre de la vieille basilique de Saint-Corentin. Tout est d'ailleurs poésie dans cette charmante ville de Quimper, où semble toujours planer l'ombre du roi Grallon.

Il est 4 heures. Le concert commence dont chaque numéro est couvert d'applaudissements répétés par des milliers d'auditeurs.

Puis la musique des plumets bleus reprit sa marche triomphale à travers la ville jusqu'au grand Pensionnat du Likès, où elle fit son entrée aux accents d'un enlevé allegro. Le Frère Directeur du Pensionnat, entouré de tous les professeurs, vint au devant de *la Solonaise* et lui souhaita la bienvenue. Un vaste dortoir de soixante-deux lits fut mis à la disposition des musiciens, qui y trouvèrent tout le confortable possible.

16 Août. — Après un bon déjeuner, généreusement offert par le Directeur du Likès, la Société quitta Quimper, saluée par un nombreux public et emportant là-bas le meilleur souvenir de cette hospitalière cité et des bons amis qu'elle y laissait.

Septembre. — Le 16, rentrée. Jamais on ne fit telle affluence

dès le premier jour. C'est de bon augure. Et, en effet, Septembre n'est pas encore clos, que déjà l'on se demande où le vaste Likès logera tous ces élèves qui affluent toujours : une classe nouvelle est ouverte et deux nouveaux dortoirs. Enfin, chacun trouve à se caser, et la vie ordinaire de notre petit peuple reprend son train calme et laborieux.

Le dimanche 24, le Cher Frère Directeur avait ménagé une petite séance de ventriloquie amusante qui a été très goûtée.

Octobre. — Épreuves du Brevet élémentaire de capacité, qui donnent au Likès quatre nouveaux lauréats :

Yves Le Bras, de Lampaul-Guimiliau ;

Daniel Pierre, d'Audierne ;

Jean-Pierre Pellé, de Clédén-Cap-Sizun ;

Jean-Marie Daniélou, de Roscoff.

Du 8 au 12, retraite de rentrée donnée aux bretons par le R. P. Person, et aux français par le R. P. Le Jollec.

28 Octobre. — Visite de Mgr Pichon, coadjuteur de l'Archevêque de Port-au-Prince. Dans une première visite, en Juillet, Monseigneur nous avait promis de revenir et de nous parler de son pays d'adoption. Il tient parole et, durant une heure, nous assistons à une charmante et très instructive causerie. D'abord, Sa Grandeur se dit heureuse de voir réunis tant de jeunes visages blancs alors qu'à Haïti elle ne voit que des agglomérations de noirs.

Haïti est, paraît-il, le plus joli pays du monde, et très riche. Par exemple, tous les sept ans, c'est la révolution à propos de l'élection du président. Il n'est pas un noir qui renonce à l'idée de le devenir quelque jour. C'est beaucoup de concurrents, et l'on comprend que l'élection soit un peu tumultueuse. Comme pourtant tout le monde ne peut pas l'être, on tâche de se consoler d'autre façon, par exemple on vise à être général. C'est une drôle d'armée tout à fait, que celle d'Haïti : 20.000 soldats, 50.000 généraux. Pas n'est besoin de service quand on sait la manœuvre ; on prend le brevet de général et tout est dit. D'autre part, il se distribue comme chez nous le mérite agricole, et les petits nègres disent là-bas : « quand je serai général » ! comme ici : « quand je serai grand » !

Lorsqu'elle fut découverte par Colomb, l'île était peuplée par les Caraïbes, sorte de peaux-rouges nomades vivant de chasse et

pêche, ne comprenant que l'indépendance absolue et la vie au grand air. Devant les Espagnols, ils se retirèrent sur les montagnes, où peu à peu ils moururent de faim.

Quand les peaux-rouges eurent disparu, les Espagnols, ne voulant pas travailler — et il faut bien dire qu'en ce pays le travail est presque impossible pour l'Européen —, firent prendre en Afrique des noirs qu'ils traitèrent en esclaves et en bêtes de somme. L'île passa à la France, et les Français ne furent pas plus humains que les Espagnols pour les pauvres noirs. On voit encore de nos jours, au milieu des plantations, une tour où, après avoir bien dîné, le planteur montait pour s'amuser à tirer sur les noirs au travail...

Pendant la Révolution, les nègres se soulevèrent, ayant à leur tête le fameux Toussaint Louverture, surnommé le « Napoléon noir », massacrèrent les blancs et proclamèrent leur indépendance.

Les Haïtiens sont presque tous catholiques et les missionnaires presque tous bretons. Hélas ! les ouvriers évangélistes sont bien peu nombreux pour le bien à faire. Monseigneur nous dit qu'il fut curé d'une paroisse de 40 lieues de long sur 15 de large. Il nous raconte que, se rendant à une petite chapelle perdue de sa vaste paroisse pour y enseigner et administrer les fidèles, il trouva un bon vieux nègre qui présidait la prière et qui lisait dans son vieux formulaire : « Prions pour Sa Majesté le Roi, pour Sa Majesté la Reine et pour Monseigneur le Dauphin ». Il ignorait certainement ce qui se passe chez nous, conclut-il, mais il avait l'intention de prier pour la France, et Dieu l'entendait.

Le noir est intelligent, rusé, malin, et des siècles d'esclavage l'ont habitué à réfléchir. Rien ne manque pour l'instruction en Haïti.....

Mais, malgré sa bonne volonté, Monseigneur ne peut nous refaire toute l'histoire de sa seconde patrie, et il nous invite à l'aller voir là-bas. Deux catégories d'Européens vont en Haïti, dit-il : les commerçants, qui font généralement de bonnes affaires, mais courent les risques du climat, et les marins. Les marins du commerce viennent souvent nous voir. Quant aux marins de l'État, ils ne sont point autorisés à quitter le bord ; on craint qu'ils ne s'enivrent, ce qui produirait un effet déplorable sur les noirs. Les noirs boivent beaucoup, mais jamais ils ne titubent ;

le tapage alcoolique de nos mathurins serait pour eux un scandale énorme. Seuls les officiers descendent à terre. Mais les missionnaires vont à bord et ce leur est une joie bien douce de pouvoir causer de la France et de la Bretagne avec des Français et des Bretons. Bref, si d'aventure nous allons à Port-au-Prince, Mgr Pichon nous invite. Nous serons, dit-il, les très bien venus, et nous le croyons sans peine, car de Sa Grandeur nous garderons le plus charmant souvenir.

Novembre. — Rien ne vient, durant ce mois, rompre la monotonie de notre vie, pas même les promenades ordinaires, rendues impossibles par la pluie qui tombe abondamment à peu près tous les jours et surtout régulièrement dimanches et jeudis. C'est bien triste, mais qu'y faire ! Nul n'y peut rien et force est bien de se résigner.

Décembre est un peu plus clément, un peu plus animé surtout.

Le dimanche 3, à l'occasion de la Saint-Éloi, une séance récréative, qu'a bien voulu présider S. G. Mgr Dubillard, est offerte par les élèves aux parents et amis. Le rideau se lève à 4 heures.

Au programme :

A la recherche d'une position sociale, monologue comique. L. QUISTREBERT.

Au Paradis, chansonnette délicieusement rendue par J. CARADEC.

Deux Voyageurs impossibles, gentil duo d'enfants. . { J. HENRIOT.
CH. TRÉVIDIC.

Le Preux et le Mécanicien ou Autrefois et Aujourd'hui, saynète dialogue. { H. DE PERTHUIS.
J. COLCANAP.

Grégoire ou Le Faux Duc de Bourgogne, qu'on pourrait intituler encore *Les Inconvénients de la Grandeur*, très intéressante comédie en quatre actes du P. Ducerceau.

Les acteurs petits et grands ont été à la hauteur de leur rôle et, de l'avis de tous, la séance a été parfaite. Il va sans dire que notre excellente musique n'a pas manqué de se faire applaudir dans l'exécution des plus jolis morceaux. Ajoutons qu'une quête fructueuse a été faite au profit des familles des victimes du naufrage de l'*Hilda* et que, d'autre part, le Cher Frère Directeur y a joint une large obole au nom du Pensionnat.

8 Décembre. — Pardon du Likès. Même piété, même éclat que l'an dernier. La journée débute par une bonne communion et se

clôt par un hymne chanté sur la grand'cour, devant l'image de Marie.

A 10 heures, grand'messe chantée par M. Braouézec, recteur de Plomelin. — 2 heures, réédition de la séance récréative donnée le 3, couronnée du même succès que la première fois. — 5 h. 1/2, sermon sur l'Immaculée Conception de Marie, par M. Le Gallic, recteur de Plonéis, suivi d'une réception nombreuse de congréganistes de la T.-S. Vierge et des Saints-Anges, et de la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Très belle illumination.

25 Décembre. — Noël ! Noël ! O fête toujours aimée, toujours attendue, toujours charmante !

A la messe de minuit, notre chef de musique célèbre le Dieu nouveau-né en lui offrant quelque chose du merveilleux talent dont il est doué. Nous en avons bénéficié nous-mêmes et nous le remercions vivement du plaisir qu'il nous a procuré. Le chœur de la chapelle est un vrai firmament tout semé d'étoiles et de constellations. Et la musique et l'illumination nous font rêver du ciel. Il nous semble voir les anges planer au-dessus de la crèche, il nous semble entendre leurs chants.

Après la messe, petit réveillon frugal mais bien joyeux. Le Cher Frère Directeur a bien fait les choses et nous prions l'Enfant-Jésus, dont il a été le messager, d'être aussi aimable pour lui qu'il l'a été pour nous.

29 Décembre. — Nomination des billets d'honneur et souhaits de bonne année au Cher Frère Directeur, à MM. nos Aumôniers et à nos Maîtres. Bonne petite soirée de famille avant la dispersion, car c'est demain que commencent les vacances du jour de l'an pour se terminer le 6.

Nos infatigables amis du théâtre nous donnent quelques scènes de pastorale où bergers, anges, mages vivent dans une intimité merveilleuse, chantant tour à tour ou simultanément quelques-uns de ces vieux noëls si doux, si gracieux et qui parlent si bien à l'âme. Avec cela, des prédictions pour 1906 et une touchante complainte du barde Botrel au sujet du naufrage de l'*Hilda*. Je l'ai dit, bonne, charmante petite soirée de famille.



VARIÉTÉS

LES INVISIBLES

Les cloches avaient carillonné gaiement tout le long du jour. Celles de Ploaré et celles de Tréboul, celles de Plogoff et celles de Crozon, et la petite voix fêlée, vieillot de celle de Saint-Nic, se répondaient à qui mieux mieux, se croisaient dans un dialogue aérien et mystérieux que souterrait, en mineur, la note grave de la mer. Le jour était particulièrement solennel. C'était ce jour unique dans l'année où la terre entière se tourne vers le ciel dans un immense élan de ferveur, et, par la voix des choses et par la voix des âmes, crie sa détresse, supplie, implore dans un magnifique appel à la protection adressé à toute la cour céleste.

Tout à coup, les chants cessèrent ; les cloches se turent, la terre se recueillit et parut s'incliner sous le poids des souvenirs douloureux ; une brume légère et grise se répandit sur la campagne comme un voile de veuve ; la mer fit entendre de sourds gémissements. La nuit était venue, et dans l'air alourdi ce fut une tombée de notes lentes et tristes que les femmes en deuil écoutèrent en frissonnant.

« Le glas des Trépassés ! » murmura la vieille Corentine Morvan ; et elle se signa. Elle le reconnaît, ce glas qui, si souvent, a sonné dans sa vie l'adieu suprême aux êtres chers, et son vieux cœur tressaille douloureusement à chaque nouvelle vibration. Cette année encore, la mer — cette grande mangeuse d'hommes — ne lui a-t-elle pas pris son dernier petit-fils, le frère de Marivonne, si bon chrétien et si bon gars, qui promettait de faire un rude marin ! Et la femme éprouvée, laissant retomber son rosaire sur

ses genoux, ferme paisiblement les yeux pour revivre par la pensée avec ceux qui ne sont plus.

Une ombre jeune et souple vient de glisser dans la chambre et s'est approchée de l'aïeule qui semble dormir, appuyée à son large fauteuil de paille.

« Grand'mère, fit doucement Marivonne, grand'mère, le feu commence à s'éteindre, faut-il mettre du bois dans l'âtre ? »

La vieille Corentine ouvrit les yeux à la voix de sa petite-fille, et son regard voilé se posa avec tendresse sur le frais visage qui se penchait vers elle.

— « Oui, ma fille, oui ! fit-elle, jette un fagot dans la cheminée, afin de réveiller la flamme ; il faut un bon feu cette nuit pour les réchauffer. »

Marivonne, qui s'était agenouillée devant le foyer, eut un léger frisson, comme si un courant d'air glacé lui tombait sur les épaules.

— « Grand'mère, j'ai peur ! murmura-t-elle.

— » Peur de quoi, ma fille ?

— » De cette veillée. »

L'aïeule prit un air sévère.

— « N'aurais-tu pas honte de dormir douillettement dans ton lit tandis que les pauvres trépassés errent dans la nuit noire pour réclamer des prières ? C'est tout juste bon pour les malades et les enfants de rester couchés une nuit comme celle-ci ; tu as seize ans accomplis, ma fille, te voilà grande maintenant, il faut prier avec moi. »

Marivonne baissa la tête sans mot dire, puis, après un court silence :

— « Ma mère est morte quand j'étais toute petite, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— » A la Notre-Dame d'Août qui suivit ta naissance.

— » Mon père, mes frères, mon oncle Jean, tous ont péri en mer ? »

Et la voix de l'aïeule tomba comme un glas en répondant seulement : « Tous ».

— » Et... — Marivonne se rapprocha encore plus de sa grand'mère — et vous les avez vus, grand'mère ? »

La grand'mère, sans répondre, fit signe qu'elle les avait vus.

— » Souvent ?

— » Toutes les fois que le sommeil n'est pas venu mettre un voile devant mes yeux. »

Marivonne frissonna de nouveau et ramena son petit châle de laine sur ses épaules, en murmurant : « J'ai froid » !

— « Prions, ma fille », répondit simplement la grand'mère, comprenant que c'était au cœur que l'enfant avait froid. Et les deux femmes, tout près l'une de l'autre, les deux coiffes blanches se touchant, commencèrent à répéter ensemble les paroles de la Salutation angélique, d'une voix lente à peine intelligible.

Cependant les heures passaient ; depuis longtemps, les clochers restaient muets ; le ciel était sans étoiles, la campagne était sans bruits, partout le silence et le repos ; pourtant, de chaque toit, s'élevait un mince panache de fumée ; on veillait dans la prière et dans l'attente.

D'un geste doux, la grand'mère appuya sa main sur le bras de Marivonne.

— « Mets la table, ma fille, dit-elle, voici l'heure qui approche, ils ne vont plus tarder. »

Marivonne se leva docilement, bien que ses mains fussent toutes tremblantes.

— « Combien faut-il mettre de couverts », demanda-t-elle ; et sa voix était pareille à un souffle.

La vieille Corentine parut se livrer à un calcul laborieux, puis, hochant la tête tristement :

— « Beaucoup, dit-elle. Ils seront beaucoup cette année ! »

Et, sans plus parler, elle suivit du regard les mouvements de Marivonne qui, silencieusement aussi, mais avec ordre, s'était mise en devoir de préparer le repas. On avait sorti le plus beau linge blanchi sur la lande et qui sentait bon l'ajonc, preuve que les convives étaient des gens auxquels on voulait faire honneur, et les assiettes s'alignaient les unes à côté des autres, et les verres se touchaient, il y en avait beaucoup ! Ah ! la table est bien garnie !

Lorsque la jeune fille eut déposé au centre du couvert les galettes de blé noir et le lait caillé qui devaient composer le menu du soir, elle reprit sa place auprès de sa grand'mère et demeura les mains jointes, les yeux fixés sur la flamme qui crépitait joyeu-

sement maintenant ; sans mouvements, presque sans pensée, puis le même frisson l'ayant secouée :

— » Grand'mère, parlez-moi, implora-t-elle tout bas ; vous ne ne dites rien. »

La grand'mère soupira.

— » Les jeunes gens jasant, les vieilles gens songent, dit-elle, dans ce langage si particulier des Bretonnes qui prend volontiers la forme de dictons ; et à quoi songer ce soir, sinon à ceux qui ont veillé jadis autour de cet âtre ? Il fut un temps où l'on était une vingtaine pour le moins ; puis, chaque année, il en manqua quelques-uns, tandis que les Invisibles, eux, revenaient plus nombreux à chaque nouvelle visite.

— » Et maintenant, n'y a plus que vous et moi, grand'mère ?

— » Oui, mon enfant ; le bon Dieu a oublié la vieille branche desséchée à côté de la petite feuille qui sort de son bourgeon ; que son saint nom soit béni ! Les trépassés trouveront comme de coutume la table préparée, un bon feu dans la cheminée, et les pauvres âmes délaissées une oraison pour les aider dans leur pénitence.

— » Grand'mère, je voudrais prier, je ne peux pas, avoua humblement Marivonne.

— » Ah ! si mon pauvre cher homme était encore de ce monde, fit Corentine, il te dirait le chant des Trépassés, qu'il avait coutume de chanter le soir de la Toussaint, car c'était un homme de foi ! et la prière jaillirait de tes lèvres comme une source limpide sort de terre.

— » Chantez-le-moi, vous, grand'mère !.... demanda Marivonne. Cela vous rappellera les autres veillées, celles où vous aviez tous vos enfants autour de vous.

— » Eh bien ! ma fille, écoute. »

Et la vieille Corentine chanta ; elle chanta d'une voix chevrotante et cassée en se signant à certains passages :

« Au nom du Père, du Fils, du Saint Esprit, bonne santé à
» vous, gens de cette maison ; bonne santé nous vous souhaitons ;
» nous venons vous mettre en prières.

» Ne soyez pas surpris si nous sommes venus à votre porte ;
» c'est Jésus qui nous envoie, pour vous éveiller si vous dormez.

» Vous éveiller, gens de cette maison ; vous éveiller, grands
» et petits ; s'il est encore hélas ! de la pitié dans le monde, au
» nom de Dieu, secourez-nous !...

» Mon fils, ma fille, vous êtes couchés sur des lits de plume
» bien doux, et moi votre père, et moi votre mère dans les flam-
» mes du purgatoire.

» Un drap blanc et cinq planches.....»

Corentine s'interrompit tout à coup et se leva toute droite ; son visage devint rigide comme s'il était sculpté dans la pierre, et son regard se fixa sur la porte d'entrée qui venait de s'ouvrir, lentement, sans bruit, comme poussée par une main invisible. Un cri étouffé s'échappa des lèvres de Marivonne ; les mains de sa grand' mère se crispèrent sur son bras, et de sa voix sans timbre elle murmura :

« Ce sont eux ! »

Alors, serrées l'une contre l'autre, le souffle haletant, une angoisse aux tempes, elles attendaient.

Un groupe nombreux apparut sur le seuil. Les hommes, coiffés du chapeau à larges bords, les femmes, enveloppées dans leur mante noire, tous tenant un rosaire en mains. Graves et muets, ils entrèrent dans un ordre parfait, sans se heurter, sans regarder autour d'eux, cômme perdus dans une vision intérieure, et d'un pas étrange qui ne résonnait pas, ils vinrent se ranger autour de la table. Tous ceux qui avaient vécu là, qui y avaient aimé, qui y avaient souffert, qui y avaient pleuré, étaient présents ; personne ne manquait au sombre rendez-vous, et les deux femmes terrifiées qui, acculées dans un angle de la pièce et cramponnées l'une à l'autre, assistaient à ce défilé des âmes, pouvaient reconnaître les êtres chers qu'elles avaient perdus. Ce fut très court, et ce fut une éternité. Puis, du même pas glissant et muet, les âmes se reformèrent en groupe et sortirent sans avoir jeté un regard en arrière. La porte se referma d'elle-même.

.....

Le lendemain matin, lorsque Marivonne se réveilla, comme elle le faisait chaque jour, au son de l'Angelus, elle était accroupie sur la pierre du foyer, depuis longtemps éteint ; elle se sentit lasse,... lasse,... et ses membres engourdis lui firent mal, comme si elle revenait de très loin.... Tout près d'elle, Corentine n'avait pas quitté son fauteuil de paille, et ses vieux doigts, bossués par le travail et les ans, tenaient encore les grains en buis de son rosaire ; seulement, son âme de croyante, tout doucement, s'en était allée avec les Invisibles.

ARMELLE KADO.



ASSOCIATION AMICALE
DES
ANCIENS ÉLÈVES
DU PENSIONNAT SAINTE-MARIE

A QUIMPER

BULLETIN SEMESTRIEL

1^{er} JUILLET 1906



QUIMPER

IMPRIMERIE ARSÈNE DE KERANGAL

18 — RUE DES BOUCHERIES — 18

STATUTS

VOTÉS PAR L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 7 JUILLET 1889

Approuvés par Arrêté préfectoral du 28 Juillet 1889.

Association. — Son objet.

Art. 1. — Il est fondé une Association amicale entre les Anciens Elèves du Pensionnat Sainte-Marie, de Quimper, qui adhèrent aux présents statuts.

Art. 2. — Elle se compose de membres bienfaiteurs, honoraires et actifs.

Art. 3. — Sont membres bienfaiteurs, les personnes dont l'annuité est de 10 francs au minimum. Sont membres actifs, les Anciens Elèves ayant adhéré au règlement. Pourront être membres honoraires : MM. les Aumôniers, les anciens professeurs du Pensionnat et MM. les Présidents des Associations Amicales.

Art. 4. — L'Association a pour but :

1^o De resserrer les liens d'affection qui unissent les Anciens Elèves à leurs anciens Maîtres ;

2^o D'étendre et d'entretenir les relations amicales existant entre les Anciens Elèves du Pensionnat ;

3^o D'exercer une sorte de patronage sur les Elèves à leur sortie de l'Etablissement en leur facilitant le choix d'une carrière ou en les aidant dans la profession qu'ils ont embrassée ;

4^o De soutenir les anciens condisciples atteints par des revers de fortune, spécialement en accordant à leurs enfants des bourses ou demi-bourses au Pensionnat. Tout Ancien Elève du Pensionnat est admis, sur sa demande, dans l'Association Amicale ; cependant les mineurs devront justifier du consentement de leurs parents ou tuteurs.

Administration.

Art. 5. — L'Association est régie par un Comité de 20 membres, en résidence à Quimper ou dans les communes voisines.

Les séances se tiendront au Pensionnat.

Art. 6. — Le Comité est nommé en Assemblée générale et se renouvelle par tiers tous les ans ; les membres sortants sont rééligibles.

Art. 7. — L'élection du Comité se fait au premier tour de scrutin, à la majorité absolue des suffrages, et si un second tour est nécessaire, à la majorité relative.

Art. 8. — Le Comité choisit son Président, ses Vice-Présidents, ses Secrétaires, son Trésorier. — Le cher Frère Directeur du Pensionnat est de droit Président d'honneur.

Art. 9. — Le Comité fixe les frais d'administration, vote et distribue les secours, accorde des bourses, approuve les comptes du Trésorier, convoque les Assemblées générales, statue sur les cas de non admission ou de radiation, que pourrait encourir tout candidat ou sociétaire indigne, et généralement prend toutes les décisions et fait tous actes entrant dans le but de l'Association.

Enfin, chaque année, il devra présenter un compte-rendu de sa gestion.

Art. 10. — Le Comité pourra nommer un membre correspondant pour chaque centre important en dehors de Quimper.

Assemblées générales.

Art. 11. — Chaque année, l'Association se réunit en Assemblée générale au Pensionnat, à Quimper, pour procéder au renouvellement du Comité, exa-

miner les différentes communications qui lui sont faites, entendre les rapports du Secrétaire et du Trésorier, et modifier, s'il y a lieu, les statuts.

Art. 12. — L'Assemblée générale sera suivie d'un banquet.

Les membres seront prévenus par lettre du jour de la réunion et du montant de la cotisation pour le banquet.

Art. 13. — Le jour de l'Assemblée générale, une messe sera célébrée dans la chapelle du Pensionnat pour le repos de l'âme des anciens maîtres et élèves décédés.

Caisse de l'Association.

Art. 14. — La cotisation annuelle, pour faire partie de l'Association, est fixée à 5 francs. Les Sociétaires appartenant aux ordres religieux en sont dispensés.

Art. 15. — Les versements devront être effectués, du 1^{er} Mars au 1^{er} Juin de chaque année, soit au Frère Procureur, soit au Trésorier de l'Association.

Art. 16. — Tout Ancien Elève, en adhérant à l'Association, est prié de verser immédiatement sa cotisation.

Art. 17. — L'Association accepte les dons et les legs qui pourraient lui être faits.

Distribution des prix fondés par l'Association.

Art. 18. — Les prix des Anciens Elèves, pour l'Industrie et l'Agriculture, seront décernés, chaque année, à l'élève du Cours industriel et à celui du Cours d'Agriculture qui, par leurs habitudes de travail, leur bonne conduite, leur caractère, auront le mieux correspondu à l'éducation donnée au Pensionnat.

Art. 19. — Le Comité, suivant ses ressources, pourra étendre cette faveur aux élèves des trois premières classes.

Art. 20. — Le Comité déterminera, avec le Cher Frère Directeur, l'ouvrage à donner en prix.

Le nom du lauréat et la mention : « *Prix fondé par l'Association amicale des Anciens Elèves du Pensionnat Sainte-Marie, à Quimper* », seront inscrits sur la couverture de chaque volume.

Dispositions générales.

Art. 21. — Le Comité détermine lui-même les conditions d'administration intérieure et, en général, tout ce qui est propre à assurer le bon fonctionnement de l'Association.

Art. 22. — Toute discussion politique ou religieuse est formellement interdite, soit au banquet, soit dans les autres réunions de l'Association.

De la dissolution de la Société.

La dissolution de la Société ne pourra être prononcée que dans une Assemblée générale réunissant au moins les trois quarts des membres composant l'Association, et à la majorité des membres présents.

Dans ce cas, les Associés nommeront, dans les formes prévues pour la nomination du Comité d'administration, un comité de liquidation qui sera appelé à décider de la destination à donner au fonds social.

Dans tous les cas, la demande de dissolution devra être formulée et motivée par une demande écrite, signée au moins du quart des membres inscrits, déposée et soumise au Comité en fonctions, deux mois avant l'époque de la plus prochaine Assemblée générale annuelle. Le Comité examinera la proposition et devra en faire son rapport à cette Assemblée générale.

Lu et adopté en Assemblée générale, le 7 Juillet 1889.

BULLETIN
DE
l'Association Amicale
DES
Anciens Élèves du Pensionnat Sainte-Marie
QUIMPER

Debout, catholiques !

Qui de vous, chers Amis, n'a entendu parler des digues construites par les Hollandais pour se défendre contre les envahissements de la mer ? A l'abri de ces digues, ils cultivent en paix leur sol et recueillent sans crainte leurs récoltes. Mais qu'un imprudent, un accident fortuit, ou un malfaiteur vienne à creuser une brèche, si minime soit-elle, dans la chaussée protectrice, aussitôt l'eau se précipite à flots pressés, la mer semble vouloir reprendre le terrain qu'on lui a disputé. Si les habitants n'accourent promptement intercepter le passage ouvert, la baie s'agrandit, une inondation terrible détruit en quelques jours les travaux de longues années et cause des dégâts incalculables. Aussi faut-il voir avec quelle précipitation chacun accourt dès qu'une fissure est signalée dans les digues ; on quitte tout, on ne respire que lorsque la brèche est solidement réparée et tout danger d'inondation écarté.

De nos jours, la société ressemble à ces basses régions de la Hollande, aux jours d'inondation. Elle est menacée par des flots bien plus redoutables que ceux de l'Océan,

par les mauvaises doctrines, par les idées les plus subversives. Sans doute, dans tous les pays et à toutes les époques, il y a eu des hommes pervers, des doctrines empoisonnées ; mais, du moins, elles se trouvaient arrêtées par des digues hautes et solides. La religion, la croyance en Dieu et en une autre vie, l'esprit chrétien dans les lois, dans la famille et dans la société, une instruction religieuse approfondie, formaient une sorte de barrière infranchissable contre laquelle les flots de l'impunité, de l'athéisme, de l'immoralité venaient se heurter et se briser.

Malheureusement, il s'est trouvé des hommes assez insensés, assez impies pour saper cette digue par sa base. En vain leur criait-on que s'ils détruisaient la Religion et ses commandements, s'ils fermaient l'Évangile et foulaient aux pieds ses préceptes, ils allaient déchaîner sur la société le flot des passions et de toutes les convoitises, jeter la famille dans la division et le trouble, la décolorer de son auréole de sainteté et de pudeur ; ils n'ont rien écouté. Le dédain au cœur et le ricanement aux lèvres, ils ont poursuivi leur œuvre fatale de déchristianisation. Au riche ils ont dit : « Jouis, puisque tu le peux ; la vie est courte ; après toi, le silence du tombeau ». A l'ouvrier, au pauvre, ils ont répété : « Souffre et travaille tant que tu le voudras ; quand tu seras mort, tout sera mort. A quoi te servira-t-il d'avoir été laborieux et honnête ? » Ils ont arraché l'image consolante du Christ du chevet des malades et des malheureux, ils ont chassé le crucifix des écoles et des monuments publics, comme pour l'empêcher de prêcher la résignation aux déshérités de ce monde et la morale à la jeunesse. Ils ont tenté de tuer les vieilles et fortifiantes croyances en Dieu et en une autre vie dans le cœur des petits, du peuple, et ils n'y ont que trop réussi. Par la brèche ouverte sous les coups de leurs lois, de leurs journaux, de leur presse

venimeuse, se sont rués, en grondant, les flots des plus horribles doctrines. Avec eux, ils ont apporté des crimes qui font frémir, des aspirations qui épouvantent ; ils ont préparé des générations sans Dieu et sans conscience qui sont un effroi pour l'avenir.

Les plus aveugles commencent à voir, les plus rassurés se prennent à craindre et à se demander où l'on va, et ce qui sortira de tout cela. De toutes parts, il n'est question que de congrès, de réunions où l'on discute le mal, et où chacun signale son remède. Et cependant, les flots du désordre, du crime, du chaos, montent toujours, menaçant de tout emporter dans leur fureur : société, famille, religion.

Voilà le mal qui nous menace, le danger que court la société, le *péril social*, que nous signalent tous ceux qui pensent et qui réfléchissent. Or, je vous le disais en commençant, lorsqu'une digue est rompue, qu'il faut sauver un pays de l'inondation, personne ne reste oisif : enfants, vieillards, femmes, jeunes filles, tous apportent leur pierre ou leur poignée de sable. Et ce concours universel et empressé permet de réparer la brèche et de conjurer le danger.

Ainsi doivent, à l'heure présente, agir tous les catholiques, ainsi devez-vous agir, mes chers Amis. Il n'est personne, dans les villes comme dans les plus humbles hameaux, qui ne puisse et ne doive apporter son concours à la grande œuvre du salut de la société.

De grâce, ne dites point : « Le mal ne saurait m'atteindre ; je veillerai à ce que le fléau ne contamine pas mon foyer ; nous résisterons, nous resterons chrétiens ; que les autres en fassent autant, qu'ils s'arrangent ». Raisonner ainsi, serait imiter le paysan égoïste, qui se tient tranquille durant un incendie, sous prétexte que le feu n'arrivera pas jusqu'à chez lui. Il finit par être victime de son égoïsme et de sa lâcheté. Et moi, je vous dis

que si vous ne faites rien pour réagir dans votre village, dans votre ville, dans la société, un jour, d'autant plus proche qu'il y aura plus d'indifférents comme vous, le torrent vous emportera, comme un fétu de paille, et vous serez perdus.

Mais que puis-je faire, demandez-vous ? — les égoïstes demandent toujours : quel rôle utile dois-je remplir ? — Comment m'y prendre ? Il est facile de vous répondre. On sape la religion, on cherche à la détruire dans la famille, dans la jeunesse surtout ; chacun dans votre sphère, dans le milieu où vous vivez, défendez-la, pratiquez-la, faites honneur à votre foi, donnez l'exemple de la soumission aux lois et aux conseils de la sainte Église, de l'accomplissement des préceptes de l'Évangile.

Cela suppose du courage, et le vrai courage est rare en ce monde. On le dit l'apanage de notre race ; et déjà les Gaulois nos ancêtres étaient renommés pour l'insouciance avec laquelle ils bravaient les dangers. Nous avons en effet, je crois, hérité de leur brillante valeur ; nous savons comme eux affronter vaillamment la mort sur un champ de bataille ; mais nous avons aussi recueilli de cet héritage la légèreté et l'inconsistance de leur esprit. A la bouillante ardeur qui nous animait succède trop souvent le découragement ou même la terreur. Le même élan qui nous faisait donner tête baissée sur les lignes ennemies nous entraîne dans un irrésistible mouvement de recul. Que de fois nos braves armées ont été semblables à une marée, dont les flots s'écoulaient d'autant plus vite, qu'ils avaient plus tumultueusement inondé le rivage !

Vous, anciens élèves des Frères, qui vous faites justement gloire de l'éducation que vous avez reçue à leur école, ayez du courage. Ne permettez pas que l'on attaque la religion catholique devant vous, devant vos enfants, à votre foyer. En toute occasion, constituez-vous courageusement ses avocats, proclamez son influence salutaire, ses

bienfaits, et revendiquez hautement pour elle protection et liberté. Le faisant, vous ressemblerez à la fourmi qui apporte avec patience et persévérance son grain de sable, son brin de paille à l'œuvre commune. Peu à peu se comblera la fissure par où pénètrent l'indifférence religieuse, l'impiété, l'abandon et le mépris des pratiques saintes. Vous aurez contribué pour votre modeste part à la régénération de la société, à la reconstitution de mœurs chrétiennes et honnêtes ; vous aurez bien mérité de la Religion et de la Patrie.



COMPTE-RENDU

De la XVIII^e Assemblée générale de l'Association Amicale des Anciens Elèves

Tenue au Pensionnat Sainte-Marie, le 27 Mai 1906.

Voici le 27 Mai 1906 ! C'est le jour fixé par notre Comité pour la fête annuelle de l'Association. Serons-nous nombreux ? Plus de cinq cents invitations ont été lancées ; et tous nos Amis savent bien que, touchés ou non par une invitation personnelle, ils sont invités de grand cœur. Le vieux Likès ne renie aucun de ses enfants. Ils savent aussi que s'ils viennent, ils apporteront à la fête un élément de succès, et que, s'ils ne viennent pas, plus d'un regrettera leur absence. Et cependant, combien qui, chaque année, se tâtent le poulx jusqu'à ce que l'heure de la décision soit passée ! Enfin !...

Le temps est un peu maussade, si bien que la Caisse, l'inévitable Caisse, qui d'ordinaire nous arrêta à la porte, a dû cette fois rentrer dans sa guérite. Tout de même, voyant nos camarades franchir allègrement le seuil hospitalier de Sainte-Marie, et les mains se tendre et s'étreindre avec empressement, et les joyeux drapeaux tricolores implorer les rayons d'or amis de leurs fraîches couleurs, le soleil se décide à balayer la brume, nous sourit bientôt franchement, et reste des nôtres jusqu'au soir.

Dès la première heure, quelques jeunes arrivent ; c'est de bonne augure. Chaque année, ils nous viennent plus nombreux, et peu s'en est fallu que, cette année même, l'élément jeune dominât parmi les Anciens. Et cela, notez-le, malgré la caserne, malgré les pardons, malgré les Congrès qui en ont retenu un bon nombre. Allons, les vieux, secouons-nous un peu et accourons plus nombreux nous ragaillardir à la fontaine de Jouvence.

Il est 8 heures. M. Joseph Cabon, notre excellent trésorier — trésorier-receveur, pas trésorier-payeur — est à son poste de combat. Le défilé à la Caisse commence ; allure modérée d'abord jusque vers 8 h. 1/2 ; accélérée ensuite, jusqu'à 9 heures ; vertigineuse jusqu'à 9 heures 1/2.

Cours et jardins s'emplissent et de délicieux moments se passent dans cette touchante fraternité chrétienne que jamais n'égallera la solidarité collectiviste. Et quand sonne l'heure de la messe, M. le Trésorier serre précieusement ses espèces en se frottant les mains, ce qui, dans toutes les langues veut dire : ça va bien ; et notre groupe, véritablement imposant, se dirige vers la chapelle où, près du chœur, nous ont été préparées des places, bientôt insuffisantes. La jolie chapelle est magnifiquement décorée, partout des fleurs, sur les autels et sur les murs, partout des festons et des oriflammes distribués avec le meilleur goût. Nous avons pu nous rendre compte de la façon merveilleuse dont l'édifice se prête à l'ornementation ; et pour ma part, dans mon petit coin, je songeais que rien plus que les splendeurs du culte n'est de nature à fortement impressionner des âmes d'enfants, et dans mon cœur je bénissais ces maîtres chrétiens qui veulent graver chez leurs élèves l'amour des fêtes religieuses, leur laisser des souvenirs ineffaçables qui seront peut-être quelque jour, pour l'un ou l'autre, la planche de salut, en réveillant leur foi endormie, par l'évocation de tableaux comme celui qui frappe en ce moment et enchante nos yeux.

La messe commence, dite pour les anciens Maîtres et Élèves décédés, par M. l'abbé Quidelleur, chanoine titulaire. Presque aussitôt des voix claires et vibrantes chantent la *Très Chrétienne*, ce cantique populaire qu'a inspiré la dernière parole de Garcia Moreno : *Dieu ne meurt pas !* « Les paroles de l'abbé Merlent, disait un bon juge, sont aussi énergiques que la musique de l'abbé Belliard est martiale et fière. On dirait les mâles accents de la *Marseillaise* mis au service de l'idée religieuse. »

Après l'Évangile, une allocution est prononcée par M. l'abbé Pellé, professeur à Saint-Yves. Le sujet choisi est très heureux et tout d'actualité : Foi et Force. Nous avons le plaisir de pouvoir le donner in extenso :

State in fide, viriliter agite, confortamini (I Cor., xvi, 13).
Soyez fermes dans la foi, agissez en hommes d'énergie, —
Soyez forts.

Messieurs, c'est l'affection qui vous réunit aujourd'hui sous le toit hospitalier du Pensionnat Sainte-Marie ; l'affection qui vous lie mutuellement, vous Anciens Élèves, anciens frères d'armes ; l'affection qui vous rapproche de la sainte maison où se sont écoulées les heureuses années

de votre enfance et de votre jeunesse ; l'affection qui vous attache filialement aux Frères, dignes enfants de saint Jean-Baptiste de la Salle, auxquels vous devez, avec la science qui ouvre les carrières du monde, la science plus haute qui donne accès sur la bienheureuse Éternité.

Nous avons donc en ce jour une fête d'amitié. L'amitié, Messieurs, est une grande et belle chose : toutes les littératures ont chanté l'ami fidèle comme un trésor incomparable. « Béni soit Dieu, s'écrit Louis Veillot, qui nous donne des amis et des fleurs, et qui fait l'amitié plus belle que les jardins, et pour toutes les saisons. »

L'amitié a pour fondement la vertu ; on ne s'aime vraiment que si l'on s'estime, et l'on ne donne son estime et sa confiance qu'à l'âme vertueuse et loyale. Les méchants ont des complices, les riches ont des flatteurs, les hommes d'intérêts ont des associés, les viveurs ont des compagnons, les esprits légers ont des connaissances. Ils ne s'estiment pas : il n'y a pas d'amitié : L'homme de bien seul a des amis. La solide affection veut un roc immuable pour fondement, l'honnêteté, la loyauté, la dignité de la vie ; alors deux âmes peuvent s'unir : l'une sera le miroir, l'écho de l'autre ; à vrai dire, ce ne sera qu'une âme unique en deux corps différents. L'ami sera pour l'ami un autre soi-même : pour lui on donne, pour lui on se donne, pour lui on meurt. Tout est commun, biens, joies et souffrances. Et dans cette union, on est heureux, on est fort !

Telle est votre amitié, Messieurs, elle est basée sur une foi commune, la foi catholique ; elle s'inspire des mêmes principes de vie, principes de dignité et de respect à l'égard de vous-mêmes, de loyauté et de dévouement à l'égard de vos frères, d'attachement inviolable au Dieu que dans ces murs vos admirables maîtres vous ont appris à aimer et à servir. Et comme « les chemins de l'amitié, dit Chateaubriand, se couvrent de ronces quand ils ne sont pas fréquentés », vous venez ici, tous les ans, rafraîchir et fortifier les liens qui vous unissent pour la vie.

Jouissez, Messieurs, de cette belle et suave journée : jouissez-en avec tout l'élan de vos cœurs. Mais de cette fraternelle réunion vous emporterez une leçon, celle que vous donne saint Paul dans sa lettre aux fidèles de Corinthe : « Soyez fermes dans la Foi, soyez des hommes d'action virile, soyez forts par l'union ».

I. « State in fide », Fermeté dans la Foi.

Nous avons, Messieurs, un grand voyage à faire, le voyage du temps à l'Éternité : nous devons fournir une navigation périlleuse, sur la mer du monde, pour atteindre le port du salut. Le navigateur a sa boussole qui le dirige, et le phare qui l'éclaire dans les ténèbres ; le voyageur connaît le terme de son voyage, et la route qui l'y conduit. Dans le monde, vous désirez pratiquer telle profession, occuper telle carrière : il vous faut un travail préparatoire, technique ou professionnel, pour aboutir à la situation visée. Ce qui est vrai de la terre, est vrai de l'Éternité qui est notre suprême destinée. Je dois savoir où je vais : au bonheur ou au malheur éternel ; je dois savoir comment et par où marcher...

Où trouver la réponse à ces deux questions brûlantes : demandez-la au plus grand chimiste, au plus grand physicien ; il répondra : « Je ne m'occupe, moi, que de la terre ; l'au delà m'échappe ».

Demandez la réponse aux philosophes : ils vous présenteront, les malheureux, mille systèmes contradictoires dont l'un assimile l'homme à la bête qui meurt tout entière, dont l'autre parlera d'une immortalité vague et sans assurance, dont l'ensemble enfin finit dans le doute et l'angoisse. Et qu'arrive-t-il au libre-penseur, à l'homme sans Foi ? Tantôt il renonce à résoudre le problème de son âme et de sa fin dernière, et il vit comme la brute ; tantôt il s'épuise à rechercher une vérité qui le fuit toujours, et c'est alors l'horrible situation de quelqu'un mourant de soif, entrevoyant une source qui peut le désaltérer, et qu'il ne trouve jamais. Le libre-penseur est un être contre-nature : il a une intelligence faite pour trouver la vérité, et il ne croit à rien ; il a un cœur fait pour aimer toujours, et il n'a rien à espérer au delà de la tombe ; il a tout à craindre, car enfin, il doit se demander : s'il y avait une autre vie ! Et sa nature dit : oui ! — avec un enfer éternel ! Doute, incertitude, désespoir, agonie douloureuse, enfer moral... quelle existence !

Le croyant, lui, est en sécurité. Mettons, par impossible, qu'il se trompe, que ses rêves de bonheur éternel n'ont aucune base réelle : il n'a rien à perdre, en croyant à l'autre vie ; et d'autre part, s'il y a une autre vie, s'il y a un ciel, il gagne l'éternité bienheureuse. — Donc, l'incrédulité, au simple point de vue des probabilités humaines, est une inconséquence, est une folie. Mais nous savons, Messieurs, que nous n'en sommes pas aux probabilités. Le jour de notre Confirmation, nous avons reçu deux dons principaux, le don de Sagesse, et le don de Force : la Sagesse dit à notre intelligence qu'il faut placer notre fin au delà de cette terre, et nous indique par la Foi, le phare lumineux des vérités qui éclairent notre route, comme des principes qui doivent diriger notre conduite morale ; la Force chrétienne, don surnaturel comme la Foi, nous fournit l'énergie nécessaire pour arriver au but.

Ah ! que nous sommes heureux, Messieurs, d'avoir le calme de l'intelligence par la possession de la Foi... Dieu lui-même nous a révélé ce qu'il faut croire, et l'Église est chargée, l'Église qui ne se trompe pas, l'Église est chargée de nous conduire en son nom. Les preuves que Dieu a parlées sont aussi claires que la lumière du soleil : elles ont convaincu les plus brillantes intelligences, depuis saint Augustin et saint Thomas jusqu'aux génies modernes de Pasteur, de Cauchy et de Brunetière. Les miracles et les prophéties sont là pour attester la divinité de notre sainte Religion. Mais il est une preuve qui dépasse en force toutes les autres, c'est la manière dont l'Église est née, s'est propagée et persévère dans le monde entier. L'Église est née dans le sang de Jésus, son fondateur, notre Dieu et notre Sauveur ; elle s'est propagée pendant trois siècles dans le sang des apôtres et de plusieurs millions de martyrs. Elle a eu contre elle les riches, les philosophes et les gouvernements : les persécutions n'ont fait que la fortifier et l'embellir, semblables à l'écume des flots qui lave le roc

contre lequel ils viennent se briser. Et c'est ainsi depuis dix-neuf siècles. On dit que l'Église va mourir. Messieurs, dans le corps humain, la mort est proche quand les extrémités se refroidissent et que le sang reflue au cœur... Si cela est vrai, l'Église catholique ne meurt pas, au contraire ! Regardez aux frontières du monde barbare !... Si, dans la vieille Europe, certains pays semblent renoncer au baptême d'où ils sont nés, là-bas, sous les cieux asiatiques et africains, nos missionnaires étendent chaque jour les conquêtes de Jésus-Christ, et chaque jour retentit l'alléluia d'une victoire nouvelle pour le Christianisme.

Dieu a parlé, et, cent cinquante ans après la mort du Sauveur, Tertulien disait déjà : « Après l'apparition de Jésus-Christ la raison n'a plus besoin de chercher la vérité : elle est tout entière dans l'Évangile. » — « La preuve est si claire, dit saint Augustin, que, si nous nous sommes trompés, c'est vous, ô mon Dieu, qui nous avez trompés vous-même. »

Si nous ne comprenons pas tout, rappelons-nous qu'il est l'Infini, et que si nous comprenions tout, il ne serait pas l'Infini. Rappelons-nous que nous n'aurions aucun mérite à croire ce que nous verrions clairement : « Heureux, dit Jésus, ceux qui ont cru et qui n'ont pas vu. » — Dieu parle par son Église infaillible : je puis donc me reposer dans cette jouissance que saint Augustin appelle le *gaudium de veritate*, la joie indicible de posséder l'éternelle vérité.

Soyons fermes, Messieurs, dans cette foi de nos pères. Que cette foi soit universelle : il n'y a pas à choisir, comme les Protestants, entre telle et telle vérité. L'Église a parlé, la cause est finie, puisqu'elle est l'organe infaillible de Dieu même. — Que cette foi soit humble : l'esprit du plus grand génie n'est qu'une mèche fumeuse, près de l'intelligence divine — l'esprit fini ne peut comprendre l'Infini. Que cette foi soit ferme. Je ne vous dis pas d'en faire parade : l'exagération est mauvaise en tout, et notre foi doit être aimable. Conservez-lui sa noble simplicité. Soyez à l'égard de Dieu comme un enfant est vis-à-vis de son père : l'enfant aime son père, et l'honore avec naturel et simplicité, mais sans honte et sans respect humain, avec fermeté et indépendance. Oh ! Messieurs, que jamais la crainte de déplaire ou le qu'en dira-t-on, que jamais la considération d'un lâche égoïsme ne vous fasse rougir de votre nom de chrétien et reculer devant le devoir !

Et à ce propos, pour avoir votre indépendance, il serait peut-être bon, au temps où nous sommes, de moins viser aux postes de fonctionnaires où la liberté de conscience est menacée, pour acquérir des situations indépendantes où l'on conserve sa dignité d'homme libre et de chrétien pratiquant : vous avez devant vous le commerce, l'industrie, l'agriculture, la colonisation, la médecine, le barreau, le journalisme, que sais-je ? Là, non seulement vous avez l'indépendance personnelle, mais vous pouvez encore être apôtre, et nettoyer notre pauvre France : « Or, dit Lacordaire, dès qu'une âme a la foi, elle est apôtre ».

Mais nous touchons, Messieurs, à la question du don de Force.

II. « Viriliter agite », Energie dans l'action et Force par l'union.

Qu'est-ce donc qu'un homme fort ? Oh ! il ne s'agit pas de force brutale : « Vous êtes les plus forts, disait l'élève Ernest Hello à des condisciples du collège de Rennes qui, jaloux de ses lauriers, voulaient le frapper ; vous êtes les plus forts ; je ne me défends pas, vous pouvez me tuer, mais moi je vous méprise ».

La Force chrétienne est un don surnaturel que nous recevons aussi au jour de notre Confirmation, qui nous fait affronter les railleries, les dangers, la mort, s'il le faut, pour l'amour de Jésus-Christ. L'homme fort est celui qui se maîtrise, chez qui la raison et la volonté calme commandent toujours, qui n'a peur ni de l'effort personnel, ni des criaileries du monde, ni de la mort, quand la conscience a dit : là est le devoir.

Quels sont les obstacles qui empêchent l'homme de se maîtriser, d'être libre de ses actes ? Parfois, c'est une question de tempérament (physiologique) irascible, indompté ; il faut le dominer ; c'est la vertu de douceur, *fortia pati* : il faut s'habituer aux contrariétés de toutes sortes : la colère n'a jamais de bons résultats. La force est calme ; la douceur dans la force est pour le poète un attribut divin (Laprade, *Les bœufs*).

Plus souvent, hélas, nous péchons par mollesse. Notre nature est flasque et sans énergie ; nous avons peur de l'effort ; nous aimons l'oisiveté. Il faut donner du ressort aux nerfs, et forcer l'organisme au travail.

Un autre obstacle à notre énergie réside dans notre profession ou notre entourage. La profession peut être amolissante ; nos relations et nos entretiens avec ceux qui nous entourent, nous portent à la mollesse. Il faut absolument réagir contre ces influences néfastes qui nuisent à la virilité de notre caractère ; ne soyons jamais esclaves ni de notre profession, ni de nos voisins. Une question doit toujours se poser souverainement. Je suis homme libre, je suis chrétien, où est mon devoir ? Et une fois connu, ce devoir doit être accompli : vous ne relevez que de votre conscience et de votre Dieu. Du reste, c'est par là que vous acquérez l'estime de ceux qui vivent près de vous, même s'ils ne vous imitent pas : un beau caractère, libre et fier, est toujours et partout admiré ; car le beau caractère, c'est l'homme de courage, et d'héroïsme s'il le faut... Ce qui tue la France, c'est le manque de caractère.

Nous avons encore pour ennemi de la Force chrétienne, l'imagination qui trouble la raison et l'empêche de juger sainement : on a l'imagination vive ; on croit que telle chose est à faire, que c'est le salut : de là des démarches précipitées et désastreuses, on n'a consulté personne. Et ce qui est pis, l'imagination se forge des périls, grossit les conséquences de nos actions ; et nous devenons des lâches, parce que nous avons peur des fantômes créés par l'imagination... Eh bien ! il faut la brider, cette folle du logis, et chez nous, et chez les personnes qui nous entourent. Consultons des hommes de confiance, et quand le devoir est tracé, froidement délibéré, ne reculons jamais. *Viriliter agite* : soyez des hommes d'énergie.

Inutile de vous parler des passions : c'est le grand esclavage !... que ce soit l'immonde plaisir des sens, ou l'amour des richesses, ou la soif des honneurs, si vous y cédez de gaieté de cœur, vous n'êtes plus maîtres de vous, vous n'êtes plus libres, vous n'êtes plus des hommes forts et fiers. Oh ! Messieurs, soyons des hommes de caractère : la France en a tant besoin. Le bon Dieu vous y aide puissamment par sa grâce que vous puisez dans la prière, la sainte messe et les sacrements. Promettez aujourd'hui à saint Jean-Baptiste de la Salle, votre principal éducateur, d'être dignes de votre première éducation. Elèves modèles, vous serez ensuite des chrétiens convaincus, des pères de famille sans reproche, des supérieurs, des maîtres ou patrons exemplaires, des apôtres enfin !

Et pour être forts, pour faire le bien, soyez unis : *Confortamini* ! Nos ennemis nous donnent l'exemple de la discipline dans l'erreur et le désordre. Les fils des ténèbres seront-ils plus sages que les fils de lumière ? Soyez unis pour soutenir vos écoles chrétiennes, votre clergé, vos églises, pour soutenir vos journaux catholiques. Nous sommes battus en France, parce que nous ne comprenons pas l'importance de la presse, la première arme que nous devrions dresser contre l'ennemi... Ayez des œuvres d'assistance mutuelle ; soyez bons pour les humbles et les petits. Puis, poussez-vous donc entre vous, industriels et commerçants, favorisez-vous entre catholiques ; faites-vous du bien les uns aux autres. Soyez unis en toutes vos œuvres. Luttons avec nos prières, avec notre argent, avec la parole, avec la plume, mais ne combattons plus en ordre dispersé. L'ennemi est proche... le canon gronde. Le sang coulera. Luttons en ordre compact, les yeux fixés sur nos chefs. Et alors, puisque Dieu est pour nous, ce sera la victoire certaine. La verrons-nous ? Cela importe peu, l'Eglise est immortelle. D'autres la verront après nous. En tout cas, cette victoire préparée par nos efforts, nous la verrons Là-Haut, et nous la chanterons dans les splendeurs de l'Eternité.

A l'issue de la messe, et après la bénédiction du Très Saint-Sacrement, Jeunes et Anciens gagnent la salle des Fêtes, où l'excellente musique du Pensionnat salue notre entrée par *La Marche des volontaires*, bien enlevée. Lorsque tout le monde est en place, un groupe de jeunes gens monte sur l'estrade, près de M. le Président et l'un d'eux, Henri de Perthuis, avec l'enthousiasme toujours si aimable de la jeunesse, prend la parole pour les souhaits de bienvenue :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS ET CHERS ANCIENS,

Soyez les bienvenus !

C'est le souhait que me chargent de vous exprimer en leur nom mes jeunes camarades du Pensionnat Sainte-Marie. J'aurais voulu le faire avec plus d'éloquence, mais je ne suis pas encore très expert en l'art de

bien dire ; je ne sais ni traduire avec force ma pensée, ni l'habiller avec élégance, et jamais je ne pourrai vous exprimer combien nous sommes heureux de vous voir, combien nous aimons ce jour qu'il nous est donné de passer en votre bonne compagnie.

Soyez à l'honneur aujourd'hui, Messieurs, c'est votre fête. Nous nous ferons tout petits pour vous laisser la place bien grande. Soyez surtout pleinement heureux ; goûtez sans mélange la joie de retrouver de chers souvenirs et de vrais amis.

Sans doute, l'avenir n'est pas rassurant. Chaque jour nous apporte l'annonce de nouveaux attentats, à chaque pas nous foulons des ruines, et d'autres ruines, hélas, se préparent pour demain. Mais pourquoi vouloir toujours attacher nos pauvres yeux aux points sombres de l'horizon. Laissez vos inquiétudes, vos craintes, et ne pensez qu'au présent, à cet instant d'aujourd'hui, si plein de charmes. Nous partagerons votre joie, y contribuant autant qu'il nous sera possible ; et cette journée restera pour les uns et les autres, quand les trop courtes heures qui la composent se seront envolées, un doux et réconfortant souvenir.

Nous aurions voulu vous voir accourir si nombreux, que cette vaste salle, et nos vastes cours, et le vaste pensionnat tout entier ne vous eussent pu contenir. En vous contemplant, nous pensons aux innombrables élèves qui ont passé avant nous sur les bancs du Likès ; et nous unissant tous dans une même affectueuse pensée, de nos rangs, qui s'élargissent à l'infini, s'élèvent à Dieu de ferventes actions de grâces pour tout le bien qu'il a voulu faire, et qu'il fera longtemps encore, nous voulons l'espérer, par le Pensionnat Sainte-Marie !

A ces bonnes paroles, qui soulèvent d'unanimes applaudissements, M. Eugène Bolloré, notre dévoué Président, répond avec toute son âme et tout son cœur :

Ne dites point, cher ami, que vous n'êtes pas orateur, si l'éloquence est le cri de la vérité qui sort du cœur. On ne pouvait ni mieux penser, ni mieux dire. Vos Anciens groupés ici, vous félicitent, et vous remercient tous, avec moi.

Vous comprenez notre joie d'être, aujourd'hui, comme rajeunis, devant vos maîtres, dont plusieurs furent les nôtres, et dans cette maison où tout nous parle, études, classes, cours de récréations, du passé, du bon passé de nos meilleures années. Depuis, autour de nous, que de tristesses pour le présent, et que d'angoisses pour l'avenir ! mais courage !

Nous avons besoin d'hommes instruits, capables, riches de dévouement, et décidés à tout sacrifier — leurs préférences personnelles et le reste — pour arriver au grand bien de l'union de tous les Français honnêtes sur le terrain religieux, le seul qui soit assez large pour les y contenir tous, assez solide pour éviter toute secousse, assez fécond pour produire tous les biens.

C'est de nos maisons de Frères que nous attendons ces secours en

hommes énergiques : c'est vers elles que nous tournons nos yeux et nos espérances : c'est aux Likès à nous les fournir nombreux pour notre région.

Tout président a dans ses attributions le droit de grâce pour lever les punitions, et le droit de faveur pour accorder un congé : suis-je téméraire en usant de l'un et de l'autre ? Je ne le pense pas, et le Frère Directeur lui-même sera le premier à m'applaudir dans cet exercice de ma charge.

M. Bolloré est chaleureusement applaudi. Le cher Frère Directeur se lève immédiatement et prononce ces paroles couvertes de bravos : « En l'honneur des Anciens, et pour répondre au vœu exprimé par leur Président, j'accorde amnistie pleine et entière pour le passé, et grand congé, sur toute la ligne, demain. Dites avec moi : « Vive M. le Président et vivent les Anciens » ! Et comme un formidable écho, s'échappe de mille poitrines ce cri que Dieu entende : « Vivent les Anciens » ! Et pour rythmer l'enthousiasme, la musique entonne un air joyeux.

C'est l'heure de l'Assemblée générale. Seuls les sociétaires restent en séance, et notre infatigable Président prend à nouveau la parole :

MESSIEURS,

Depuis un an, que d'orages ont éclaté sur nos têtes, fait des ruines de toutes sortes, et désorganisé la société française ! Dans la nature, quand l'air est saturé d'électricité, on sent le besoin d'une décharge : elle vient, l'éclair se montre ; le tonnerre gronde, et chacun de mieux respirer, et de sentir un bien-être sous un ciel plus dégagé et plus serein. Hélas ! chez nous, le contraire arrive toujours : la tempête appelle la tempête, et le désordre appelle le désordre. Où irons-nous ? Jusqu'où coulerons-nous ? Et quand la France se ressaisira-t-elle ?

Les Likès vivent : mais est-ce vivre que de n'être jamais sûr du lendemain, et de voir se prolonger presque une agonie, parce qu'ailleurs les moyens matériels pour supprimer l'éducation chrétienne manquent heureusement. La liberté d'enseignement n'existe plus ; les heures de la loi Falloux sont désormais comptées.

Rien n'éclaire ceux qui mènent la France aux abîmes, ni la foule, ni l'audace, ni les crimes de ces jeunes générations élevées loin de Dieu, dont ils nient jusqu'à l'existence, sans morale religieuse, laquelle peut seule dompter — aux heures difficiles — les passions de l'homme, et sans conviction sur *l'au delà*.

C'est ainsi qu'ils nomment le ciel, l'éternité des joies ! Quiconque n'y croit point est amené à tout se permettre ici-bas : pourquoi se priver ? pourquoi rester honnête ? pourquoi demeurer pauvre, si notre vie n'a que les courtes limites du temps ?

Voilà le vrai problème social, la cause de tous les troubles, et la seule explication de ce qui nous effraie et nous alarme pour l'avenir de nos enfants.

Mais, Dieu aura pitié de sa France : Il veillera sur elle.

Nous mériterons son intervention par notre fidélité, notre dévouement au bien de la Patrie, et nous combattons, unis comme un Roc contre le Bloc.

Point n'est besoin de dire que ces vaillantes paroles trouvent de l'écho dans tous les cœurs.

M. Joseph Cabon nous donne ensuite l'état de la Caisse. Notre réserve est sensiblement moindre que celle correspondante de l'année dernière ; mais il faut remarquer que près de 1.000 francs ont été consacrés à l'entretien des enfants patronnés, presque le double des années précédentes. C'est d'ailleurs, on en conviendra, le meilleur usage à faire de notre argent : Qui donne aux pauvres prête à Dieu. Ah ! si tous nos amis voulaient, quel bien l'on ferait avec cette petite cotisation annuelle ! Quelle plus belle œuvre de solidarité pour nous ?

Il y a lieu de procéder à la réélection de six membres du Comité ; ce sont cette année les six membres composant le bureau. Mais le temps presse ; il est 11 heures 1/2 ; et Mgr l'Evêque, qui a bien voulu accepter de présider notre banquet, doit prendre le train de 2 heures pour Rennes. En conséquence, des élections en forme ne paraissant pas opportunes, M. l'abbé Auguste Cogneau propose à l'assemblée, d'autant qu'il n'y a que des compliments à faire aux candidats, de les réélire par acclamation. Ce qui fut fait.

L'on va lever la séance ; mais auparavant M. le Président, toujours si délicat, tient à féliciter publiquement le camarade Félix Le Goïc, membre du Comité, de la médaille d'argent que lui a valu, de la Société de Protection mutuelle des Voyageurs de commerce, la conscience avec laquelle il a rempli, depuis 1890, ses fonctions de délégué de la société. Notre sympathique camarade en est profondément touché, comme aussi des applaudissements que nous ne lui ménageons pas.

Sur la recommandation de M. le Président, nous nous rendons directement à la salle du banquet où nous entrons à la suite de Monseigneur arrivé très précisément à l'heure dite. La vaste salle — on a fait sauter cette année une cloison de plus — est superbement décorée : On ne voit partout que guirlandes légères et cor-

beilles de fleurs qui ravissent et charment les yeux. Aussi chacun s'y installe avec bonheur, et bientôt deux cents convives font honneur au menu de M. l'Econome qui a fort bien fait les choses.

Mais voici que déjà se lève M. Bolloré. C'est l'heure des toasts :

MONSEIGNEUR,

Aux heures noires et troublées, les enfants accourent, se pressent, et entourent leurs père et mère, anxieux, mais réconfortés et désormais plus vaillants, près de leurs cœurs.

Ainsi, dans la terrible passe où nous sommes, nous sentons, grand et impérieux, le besoin de nous serrer contre notre Mère — notre Mère, c'est l'Eglise de Jésus-Christ, — et de nous incliner dociles devant notre père — notre Père, c'est le Pape ! notre Père, c'est vous, Monseigneur, qui le représentez si bien.

D'autres diront en termes meilleurs vos services éminents, vos vertus éclatantes ; moi, je veux qu'on sache, par mon humble parole, que nous sommes tous ici, n'est-ce pas, Messieurs ? fiers de vous ! C'est notre droit, je dis plus, c'est notre devoir — et ce n'est que justice. La gloire du Père est la gloire des enfants !

Nous vous suivrons ; nous vous obéirons ; parmi les plus fidèles vous reconnaîtrez les élèves des Frères : ils seront votre garde d'honneur, votre joie, votre consolation.

Monseigneur, je bois à votre santé ; elle nous est chère, on dit que vous ne la ménagez pas assez : de grâce, soyez prudent, pardonnez cette hardiesse de conseil à des enfants qui veulent garder longtemps, longtemps, leur père aimé : donc, Monseigneur, *ad multos annos, mais parmi nous !* Il n'y a pas deux Bretagnes, il n'y en a qu'une !

Au Très Honoré Frère Gabriel-Marie, supérieur général de l'Institut !

Au T. C. Frère Visiteur !

Au T. C. Frère Cyrille, inspecteur !

A vous, Très Cher Frère Directeur, et à tous vos dévoués collaborateurs !

A MM. les Aumôniers du Pensionnat !

A M. le Président et à nos camarades de Lorient !

A vous tous, Messieurs !

Au triomphe de l'Eglise et de *la Vieille France* QUI N'EST PAS ENCORE MORTE !

La salle applaudit à tout rompre, et dans la cour la musique joue un *quadrille* de Tilliard.

Puis, M. le Président de l'Association amicale de Lorient, que tout son Comité accompagne, offre à ses Amis de Quimper les souhaits les plus fraternels ; il félicite les Frères, ces vaillants éducateurs de la jeunesse chrétienne, qui ont peut-être le tort d'être trop modestes, sans doute pour laisser à leurs élèves, qui

les connaissent, eux, le soin de les défendre contre les lâches calomnies dont on les abreuve. Il boit à l'union indissoluble de la grande famille de saint Jean-Baptiste de la Salle, et à sa perpétuité, pour la gloire de Dieu et de la Patrie. « Criez avec moi, s'écrie-t-il en terminant : Vivent les Frères ! »

Et l'on crie à pleins poumons : « Vivent les Frères ! Vivent les Frères ! »

Profondément touché de ces protestations de sympathie et de dévouement, le cher Frère Directeur du Likès s'empresse d'adresser ses vifs remerciements à tous ceux qui témoignent une si grande bienveillance au vieil établissement qu'il a l'honneur de diriger. Au nom de tous, Anciens et Jeunes, il remercie Monseigneur des encouragements si précieux que vaut sa présence à cette fête de famille. Il remercie également les nombreux ecclésiastiques qui ont répondu à son invitation ; M. le chanoine Quidelleur, le célébrant de ce matin ; M. Pellé, le distingué professeur de Saint-Yves, dont l'éloquence a su captiver les cœurs ; M. Eugène Bolloré, président de l'Association, dont le dévouement est inlassable ; enfin, tous les Anciens, qui sont venus, cette année, plus nombreux que jamais à ce rendez-vous de l'amitié, et auxquels il recommande d'être, comme on le leur a dit dans la matinée, des hommes de foi, de volonté et de caractère.

C'est la fin des toasts, Monseigneur se lève, au milieu de la plus vive attention. Il tient à déclarer tout d'abord qu'il a été profondément heureux de pouvoir assister à une fête si belle et si cordiale. Il se reprocherait d'entreprendre l'éloge des Frères ; ce serait superflu : tous les cœurs généreux qui sont là peuvent en témoigner. Peut-il davantage essayer la louange de l'Association des Anciens Elèves ? Leur seule présence, leurs visages radieux et satisfaits indiquent suffisamment que leur œuvre est bonne. Après avoir dit quelques mots des dernières luttes des catholiques, Monseigneur déclare qu'il n'y a pas à se décourager, qu'aucun effort n'est perdu et que ce triomphe viendra quand l'heure de Dieu sera venue. Dieu n'oublie rien de ce qu'on fait pour lui ; mais c'est lui seul qui donne la victoire. Comme conclusion pratique, Monseigneur pose en principe qu'il ne faut pas perdre son temps à regretter le passé, mais qu'il faut s'empresser, pour l'avenir, d'arriver à l'union tant recherchée, tant désirée et, hélas !

si peu obtenue. Laissons de côté la politique ; mais soyons unis sur le large terrain de la question religieuse. Il y en a qui ne veulent pas venir à nous. Eh bien, sans eux nous vaincrons. Luttons courageusement, dit-il enfin, pour la sauvegarde et la défense des intérêts catholiques. Pour cette mission sacrée, vous trouverez toujours votre Évêque à votre tête.

Le banquet terminé, on se promène un peu partout en attendant la séance récréative. A 2 heures 1/2, tout le monde a regagné la salle des fêtes ; nos amis de Quimper y retrouvent leur famille. La musique y attaque une polka, *Dans les Bleuets*, et la séance débute par un chant inédit très énergique d'un vieux barde paimpolais : *Le Christ chez les Bretons !*

Le jeu, puissamment expressif, du vieux barde soulève l'auditoire ; et si quelque rigoriste a pu regretter que toutes les paroles du chant ne fussent pas alignées au cordeau, il n'est que juste de constater que l'artiste a recueilli de très énergiques applaudissements.

Immédiatement après, nous écoutons, avec le plus vif plaisir, l'*Hymne des Anciens au Likès*. C'est aussi un chant inédit dont la musique est fort enlevante et qui a été, disons-le, fort bien enlevé. Puis, au milieu de plusieurs morceaux de musique, — *Marie Stuart, Le Roi de Pique* —, de mélodies et chansonnettes, nos jeunes amis les artistes du Likès interprètent une opérette-bouffe très amusante de Le Roy-Villars, l'*Archiduc Casimir*. Les limites, déjà franchies, de cet article ne nous permettent pas d'en donner ici même simplement une petite analyse, et nous nous bornerons à dire que cette petite pièce, très agréable en soi, a été rendue avec beaucoup de talent.

L'*Action Libérale* de Quimper a donné de notre fête un superbe compte-rendu, auquel nous avons fait de larges emprunts, avec l'autorisation *présumée* de son excellent Directeur.

Nous l'en remercions très sincèrement, et nous concluons, avec elle, que la journée du 27 Mai 1906 a été véritablement belle, et laissera, dans les âmes de tous nos Camarades et amis, le souvenir des plus douces joies.

Nouvelles de l'Association.

A l'occasion de notre fête, nous avons reçu nombre de souhaits et de témoignages de sympathie :

De M. Émile Le Geay, ancien directeur de Bel-Air de Nantes, directeur actuel de Saint-Joseph-sur-Mer, à Le Clion, près Pornic (Loire-Inférieure) : « Meilleurs sentiments au Frère Directeur et au très aimable Président de l'Amicale. Bonne fête ! Que Dieu sauve votre cher établissement du Likès. »

De M. Royer, président de l'Association Amicale de la Madeleine, Nantes : « Bonne fête ! Et vivent les Frères ! »

De M. Adolphe Bolloré, La Ferté-Saint-Aubin (Loiret) : « Retenu ici, je ne vous oublie pas, et mon cœur est avec vous : *Vivat Christus !* »

Plusieurs Camarades ou Invités se sont excusés de ne pouvoir assister à la réunion : MM. Fléiter, vicaire général ; Coat, curé-archiprêtre de Saint-Corentin ; Rospars, directeur de la *Semaine religieuse* ; Pédel, secrétaire de l'Évêché ; Le Borgne, recteur de Rosporden ; Kergoat, recteur de Saint-Hernin, toujours si dévoué à l'Amicale ; Briant, maire de Clédén-Cap-Sizun ; Guédon, ingénieur à Paris ; P. Le B., de Quimper, si fidèle, encore qu'il ne puisse assister à nos réunions, et qui fait des vœux pour que viennent de meilleurs temps avec, pour lui, plus de liberté ; L. Le Dé, de Quimper, retenu par son service, envoie un fraternel salut aux Anciens, aux Jeunes et à leurs dévoués Maîtres ; J. Treussier est retenu par l'heureuse naissance d'une petite fille ; F. Le Gall, de Plabennec, un ardent de la bonne cause, nous envoie à cette occasion une jolie lettre pleine d'excellents sentiments ; J.-M. Le Rolle, de Belz (Morbihan), proteste que jamais il n'oubliera le Pensionnat Sainte-Marie ; H. Douguet, agent des Postes, à Paris ; R. Mathonnet, ajusteur à la Compagnie de l'Ouest, à Rennes ; J.-L. Quémeré, de Rosporden ; H. Mazéas, de Plogonnec ; J.-P. Pellé, ins-

tituteur libre à Saint-Malo ; H. Pennanéac'h, de Landrévarzec ; A. Frélaut, planteur à Cuba ; ...d'autres encore dont le nom nous échappe. Il en est quelques-uns tout excusés par leur position.

Un certain nombre de Camarades, avec leurs excuses de ne pouvoir assister à la Fête, nous ont envoyé leur cotisation. C'est l'idéal. Ceux qui ne se sont pas encore libérés sur ce point seront bien aimables de faire honneur au reçu que, par les soins de la Poste, nous leur délivrerons, contre espèces, fin Juillet.

*
* *

Nous apprenons que la *Solonaise*, l'excellente fanfare de la Ferté Saint-Aubin (Loiret), qui de son passage au mois d'Août dernier a laissé un si charmant souvenir aux Quimpérois, doit se rendre le 22 Juillet prochain aux grandes fêtes amicales internationales organisées à Bruxelles avec le concours de l'administration communale, pour célébrer le 25^e anniversaire de la fondation du « Cercle instrumental » de Bruxelles. M. Charles Thomas, notre compatriote, accordeur à Bruxelles, et fils de notre ami, Émile Thomas, sera un des commissaires de la *Solonaise*.

Nous prions notre tout sympathique ami Adolphe Bolloré d'agréer tous nos vœux, pour lui et pour l'intéressante société à laquelle, nous le savons, il ne ménage pas son dévouement. Nous désirons vivement apprendre bientôt qu'ils sont revenus de Belgique plus couverts encore de lauriers qu'à leur retour de Bretagne.

*
* *

Nous avons dit, au compte-rendu de l'Assemblée générale, de quelle façon nous avons tous applaudi à la distinction si honorable dont notre camarade Félix Le Goïc avait été l'objet de la part de la Société de Protection mutuelle des Voyageurs de Commerce.

Nous nous réjouissons aussi des succès obtenus au récent Concours horticole de Quimper par notre ami Paul Paugam, de Quimper.

Naissances.

M. Eugène Bolloré nous a fait part de la naissance, à Douar-nenez, de son petit-fils Paul Abbadie ;

M. J. Salaün, de son fils Georges ;

M. Joseph Cabon, de son fils André ;

M. Joseph Treussier, de sa fille Marie-Germaine.

Amicales félicitations aux heureux parents, et longue vie prospère aux nouveaux-nés.

Mariages.

Nous avons appris le mariage de notre camarade Paul Paugam avec M^{lle} Marie Foisy, de Lorient ;

Joseph Brangoulo nous a fait part du mariage de son frère, Pierre, avec M^{lle} Perrine Guyomar, de Clohars-Carnoët ;

Nous apprenons aussi le prochain mariage de Louis Cabon, ingénieur des mines à Gardanne (Bouches-du-Rhône), avec M^{lle} Rose Dupuy, d'Avignon ;

De Guillaume Marzin, avec M^{lle} Pauline Toupin, de Quimperlé.

Tous nos meilleurs vœux aux jeunes époux.

Décès.

Frère Cyrille-Joseph (Riou, de Tréméoc), ancien Directeur de Plouguerneau, décédé à l'infirmerie de Quimper, le 27 Janvier 1906 ;

Joseph Le Louet, entrepreneur, décédé à Quimper, le 25 Avril 1906.

Nous avons également appris que notre ami, Adolphe Le Bastard, adjudant au 118^e, avait eu l'immense douleur de perdre sa jeune femme.

Que les familles en deuil veuillent bien accepter nos plus sincères condoléances.

Nouvelles adhésions.

MM. Bescond, Jean-Pierre, Kerguel, en Plomelin ;

Caër, Jean, Kerjean, en Châteaulin ;

Castille, Henri, rue Bourg-les-Bourgs, Quimper ;

Cornec, François, Brézéhen, en Plonéis ;

Cornec, René, Brézéhen, en Plonéis ;

Daniel, Louis, de Plonécour-Lanvern ;

Douguet, Hervé, recette principale des Postes, Paris ;

Floc'h, Vincent, Kerdrein, en Plonéis ;

Floc'h, Guillaume, Kerhoéguen, en Plogonnec ;

Gestin, René, Kerviel, en Briec ;

Guéguen, Étienne, Locronan ;

MM. Hénot, René, Kergreis, en Plonéis ;
Kerhoas, Louis, Lospars, Châteaulin ;
Lharidon, Jean-Louis, Ty-Blaise, en Lennon ;
Lharidon, Yves, Typhon, en Gouézec ;
Mathonnet, René, 10, boulevard du Colombier, Rennes (Ille-et-Vilaine) ;
Moënner, F., Pennarun, en Kerfeunteun ;
Nihouarn, Jean-Louis, Kerguerbé, en Guengat ;
Ollivier, Jean-Louis, Kergroc'hen, en Plounéour-Trez ;
Paubert, Louis, clerc de notaire, Plonéour-Lanvern ;
Pennaneac'h, Hervé, Landrévarzec ;
Pérennès, Henri, Tréboul ;
Quéau, Jean-Louis, Kerguerbé, en Guengat ;
Quéméré, Jean-Louis, Rosporden ;
Rault, Henri, 8, avenue Denfert-Rochereau, Saint-Étienne (Loire) ;
Le Rolle, Jean-Marie, Kerdonnerh-en-Belz (Morbihan) ;
Le Roux, Louis, Pleyben ;
Schang, François, Trégunc.

Une lettre de Cuba.

Dans un précédent *Bulletin*, nous avons publié une lettre d'Afrique, du R. P. Pierre Eguin, et quand viendra la seconde, promise, mais qui tarde bien, nous nous ferons un plaisir de la publier aussi. Le dernier *Bulletin* contenait une très intéressante lettre d'Australie du Frère Divitien-Henri, ancien professeur au Pensionnat. Cette fois, nous donnons une lettre d'un tout jeune homme, encore sur les bancs du Likès, il y a trois ans. La vie d'aventures lui a plu, et le voilà, moderne conquistador, qui court maintenant l'Amérique de l'un à l'autre bout. Sa lettre, sans prétention, n'était pas destinée à la publicité ; et son ancien Maître, auquel seul il la destinait, n'eût point songé à nous la communiquer, si quelques jeunes Camarades, qui rêvent d'aller aussi

par là tenter la fortune, ne s'étaient adressés à lui pour avoir des renseignements.

Nous croyons qu'elle intéressera tous nos lecteurs et nous la donnons sans arrière-pensée, mais très volontiers :

« La Gloria, île de Cuba (Antilles), 21 Mai 1906.

» BIEN CHER FRÈRE,

» Enfin, après un trop long et coupable silence, je sors de ma paresseuse carapace pour vous donner quelques nouvelles de ma vie depuis mon départ de la chère Bretagne.

» Oui, j'ai déjà vu du pays. Après avoir passé deux mois au Canada, me voyant littéralement tourner en glace, je me décide à descendre dans une zone plus chaude ; et j'arrive dans l'Ouest, Etat de Washington, après un agréable voyage de quatre jours dans les magnifiques montagnes Rocheuses. Là, à Belma, j'achète une petite ferme. De prime abord, je vis bien que ce serait dur, mais je ne manquais pas de courage. Hélas ! au bout d'un an de vains efforts, je me rends compte que jamais je ne pourrai gagner ma vie dans une si pauvre contrée : Figurez-vous une plaine immense, rien que du sable, pas un arbre ; l'irrigation nécessaire eût coûté plus cher que ne pouvait produire le sol !

» Heureusement, je trouve à vendre ma propriété. L'acquéreur a dû à son tour, je l'ai su depuis, lâcher la partie pour les mêmes raisons.

» Me voilà, de nouveau, me demandant où je pourrais bien me caser. Après avoir sollicité, un peu partout, des renseignements, je me décide à venir à Cuba, en compagnie d'un autre Breton dont j'avais fait la connaissance au Washington. Nous nous installons donc encore dans ces confortables « Pull man », où l'on voyagerait un mois ; et après six jours, nous débarquons à New-York, ayant visité Chicago, Minnéapolis, Toronto et Montréal.

» Le 1^{er} Juin 1905, nous nous embarquons sur un steamer — le *Esperanza* — qui, après quatre jours, nous déposait à La Havane. Nous visitâmes cette belle cité dont la population bruyante ne cesse de circuler dans les vastes « calles ». Trois jours après, nous étions à La Gloria.

» Ici nous sommes « all right ! » Le climat est excellent, la

terre très bonne, et tout pousse à merveille. La Gloria est un village de 1.000 habitants, presque tous américains des États-Unis. Les Cubains vivent à part avec des mœurs tout à fait primitives ; ils ont oublié leur Religion et n'ont plus guère de Catholique que le nom, ayant abandonné toute pratique religieuse. Notre plantation est à deux milles de La Gloria. Nous cultivons le tabac, le maïs, les bananiers, les orangers, etc. La maison que nous habitons est en planches, et très petite $3^m50 \times 3^m50$; nous n'avons que juste la place de nous y tourner. Mais, à la guerre comme à la guerre ; je n'y regarde plus de si près maintenant.

» Je pense bien souvent au Likès et à ses bons Maîtres, dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

» Je voudrais voir La Gloria se peupler de quelques familles françaises ; elles trouveraient ici la paix et la liberté. Ma joie serait incomparablement plus grande si, quelque jour, j'y voyais arriver de bons Frères. Il y a de la besogne pour vous ici : apprenez l'espagnol, si déjà vous ne le savez, et venez enseigner le catéchisme aux petits et grands Cubains qui ne paraissent plus guère s'en souvenir. Si vous êtes obligés de quitter la France, venez ici, Chers Frères, et soyez sûrs que vous serez les bienvenus.

» Quand vous verrez G..., Ch..., L. G..., ne manquez pas de me rappeler à leur souvenir. J'aurais voulu leur écrire, mais je n'ai pas leur adresse.

» Je devais faire un voyage en France au mois de Juillet ; j'ai dû le remettre au mois d'Avril 1907. Si vous êtes encore au Likès à cette époque, j'irai vous dire un petit bonjour et... vous inviter à ma noce. J'ai reçu le *Bulletin* des Anciens, merci ; pour la cotisation, adressez-vous s'il vous plaît à Vannes, car d'ici il n'est point facile d'envoyer de l'argent ; il n'y a pas de service pour les mandats-poste.

» Adieu, Cher Frère ; à tous mes anciens Camarades, à tous les Frères, et très spécialement à vous, mes meilleurs vœux et mon plus cher souvenir.

» André FRÉLAUT,

» Planteur à La Gloria, île de Cuba (Antilles). »



PRIX D'HONNEUR

FONDÉS PAR L'ASSOCIATION AMICALE

(Voir statuts, art. 18.)

1889. — Alain L'ÉVÊQUE, de Quimper.
1890. — *Industrie* : Emmanuel RAULT, de Quimper.
— *Agriculture* : Alain JAOUEN, d'Elliant.
1891. — *Industrie* : Émile LE MEUD, de Séné (Morbihan).
— *Agriculture* : Jean-Marie CORNIC, de Kerfeunteun.
1892. — *Industrie* : Joseph LAMOUR, de Lampaul-Plouarzel.
— *Agriculture* : Jean JAOUEN, de Landrévarzec.
1893. — *Industrie* : Jean-Marie MORIN, de Saint-Brieuc.
— *Agriculture* : Alain LE FOLL, de Trégourez.
1894. — *Industrie* : Louis MOREN, du Faouet (Morbihan).
— *Agriculture* : Jⁿ-M^{ie} LE FUR, d'Hennebont (Morbihan).
1895. — *Industrie* : Victor HEURTÉ, de Primelin.
— *Agriculture* : François FAGOT, de Sizun.
1896. — *Industrie* : Julien LE GO, de Quiberon (Morbihan).
— *Agriculture* : Julien LE GALLOUDEC, de Melrand (Morb.)
1897. — *Industrie* : Alfred MARZIN, de Quimper.
— *Agriculture* : François LE CORRE, de Kerfeunteun.
1898. — *Industrie* : Guy BOURHIS, de Rosporden.
— *Agriculture* : Pierre GUICHAOUA, de Pouldreuzic.
1899. — *Industrie* : René CARNOY, de Cany (Seine-Inférieure).
— *Agriculture* : Jean-Marie GUILLOU, de Saint-Yvi.
1900. — *Industrie* : Charles ROYER, de Carhaix.
— *Agriculture* : Jean CORNEC, de Dinéault.
1901. — *Industrie* : Constant LE CORRE, de Baud (Morbihan).
— *Agriculture* : Yves GUILLERME, de Guidel (Morbihan).
1902. — *Industrie* : Yves CARADEC, de Melgven.
— *Agriculture* : Thomas KERSALÉ, de Ploéven.
1903. — *Industrie* : Alain CANÉVET, de Quimper.
— *Agriculture* : Jean-Louis OLIVIER, de Plounéour-Trez.
1904. — *Industrie* : Jean CHARUEL, de Guingamp (C.-du-N.).
— *Agriculture* : Jean-Marie MÉNEZ, de Rosnoën.
1905. — *Industrie* : Albert DOUSSET, d'Orléans (Loiret).
— *Agriculture* : Yves L'HARIDON, de Gouézec.

NÉCROLOGE

Le P. Auguste LE GUÉVEL, de la Congrégation des Missions Etrangères, martyrisé en Chine, en Juillet 1900.

LOZAC'HMEUR, Yves, négociant, de Quimper.

LACARRIÈRE, Charles, ferblantier, de Quimper.

GUICHAOUA, Jean, de Pont-l'Abbé.

Fr^e DROUAUD-JEAN (FEUNTEUN), directeur, d'Ouessant.

Fr^e HUBERT-DE-JÉSUS, ancien professeur du Pensionnat.

PENLAN, Jean-Marie, chef d'atelier au Pensionnat.

LOUBOUTIN, François, hôtelier, Quimper.

DE POULPIQUET DE BRESKANVEL, Félicien, château de Kernault, près Quimperlé.

Fr^e CAPRÉOLE, ancien économe du Pensionnat.

Frère CELSIN-DE-JÉSUS, infirmier du Pensionnat.

Frère CYRILLE-DE-JÉSUS, ancien directeur du Pensionnat.

M. le chanoine LE GOFF, ancien aumônier du Pensionnat,

Frère DIOGÈNE-MARIE, ancien inspecteur des classes particulières.

Hippolyte PÉRODEAU, de Quimper.

Frère CYRILLE-JOSEPH (RIOU), ancien direct^r de Plouguerneau.

Joseph LE LOUET, entrepreneur.

Au Champ d'Honneur !



—> *LE VIEUX CHANTRE.*



Tomber au champ d'honneur !... C'est le rêve du brave :
Le poète le chante et l'orateur le dit ;
On l'écrit sur le marbre, on le sculpte, on le grave
Autour de ces grands noms qu'un grand peuple applaudit.
Tomber au champ d'honneur, c'est vaincre, c'est revivre,
C'est tracer, en tombant, un lumineux sentier ;
L'homme s'arrête là ; mais la gloire va suivre !
Qui tombe au champ d'honneur ne meurt pas tout entier.

Descendons des sommets. Mon héros fut modeste,
Soyons-le : point d'éclat ; mon héros l'aimait peu.
Contre tout vain fracas sa mémoire proteste ;
Il n'eut qu'un vœu bien simple, et Dieu bénit son vœu :
Comment Dieu l'accomplit... c'est toute mon histoire.
Tomber au champ d'honneur, mon héros le voulait ;
Il y tomba, sa mort fut humble et méritoire ;
Mon héros fut... un chantre. Ecoutez, s'il vous plaît.

A quatre-vingt-sept ans, il était droit encore
Auprès de son lutrin, relique du vieux temps ;
Dimanche et fête au chœur, sa voix pleine et sonore
Eclatait dans l'église à quatre-vingt-sept ans :
Il était le doyen de tout le diocèse,
Et de France. Il chanta, petit clerc plein d'entrain,
A six ans ; il chantait depuis mil huit cent seize,
Au pied du même autel et du même lutrin.

Dieu sait combien il dit de psaumes et d'antiennes ;
Combien de *Gloria*, de *Credo*, de versets ;
Combien de *Libera* sur des tombes chrétiennes ;
Combien de *Te Deum* (jadis !) pour nos succès.
Depuis longtemps, hélas ! ce n'est guère l'usage ;
Quand le chantre en parlait, il disait : « Autrefois... »
Un nuage passait alors sur son visage,
Les souvenirs lointains sanglotaient dans sa voix.

Mais qu'importe ? Il chantait ce que chante l'Église ;
L'église est jeune et chante aux échos de l'autel ;
Et le bon vieux plain-chant, en dernière analyse,
N'a point d'âge, pas plus que le dogme immortel.
Le plain-chant ! Il l'aimait, le brave octogénaire,
Et sa chape tombant jusque sur ses talons,
Du latin rouge et noir de son antiphonaire,
Les notes s'enfilaient dans les neumes très longs.
Il était beau, les jours de fête solennelle,
Lançant le ton royal de *Dumont* à plein cœur !
Puis ménageant sa voix pour une ritournelle,
L'œil fixé, de très haut, sur les enfants de chœur.

Mais quatre-vingt-sept ans, c'est une longue étape...
Le vieux chantre, en chantant un peu, soufflait beaucoup
Et sentait, à son dos, s'appesantir la chape.

.
A la Toussaint dernière, il chanta la grand'messe ;
Il chanta la grand'messe à la fête des Morts :
Sa voix y retrouva des élans de jeunesse :
Ce fut un renouveau pour son âme et son corps.

Le jour de Saint-Martin, grand'messe matinale ;
Le vieux chantre y chanta jusqu'à l'*Agnus Dei* :
Mais tout à coup, sa voix faiblit à la finale...
Il se sentit frappé : sa voix l'avait trahi.
Il plia les genoux, courba sa tête blanche,
Là, devant le pupitre, auprès du tabouret ;
Sa main se pose en vain sur son front qui se penche...
« Il se meurt ! » cria-t-on. Tout le monde pleurait.

Le prêtre est descendu de l'autel ; on apporte
L'huile sainte ; déjà les membres sont raidis...
Les Anges de l'église au mourant font escorte ;
Le vieux chantre acheva l'office en Paradis.

Tomber au champ d'honneur !... Quand ce champ c'est l'église,
Est-il plus noble sort, est-il plus noble lieu ?...
Chrétien, ce fut ton rêve ; et Dieu le réalise.
Gloire à toi, paix à toi, bon serviteur de Dieu ! (4)

V. DELAPORTE.

(4) Le fait ici raconté est arrivé en Novembre 1896, à Blancafort, dans le diocèse de Bourges. Le modeste héros s'appelait « le père » Vatan, son nom mérite d'être conservé.

Hymne des Anciens au Likès.

Au rendez-vous de la reconnaissance,
Nous accourons, avec empressement,
Pour retremper nos cœurs dans l'espérance,
Et prononcer un généreux serment.

Refrain :

O cher Likès, berceau de notre enfance,
Nos cœurs pieux gardent ton souvenir,
Nos bras sauront s'armer pour ta défense
Et tu vivras toujours dans l'avenir.

Tu répandis dans nos cœurs les semences
De foi, d'espoir, de sainte charité,
Tu nous appris les humaines sciences,
Tu nous rompis le pain de vérité.

Tu fus pour nous l'école de vaillance
Qui nous munit d'armes pour les combats ;
Puisqu'aujourd'hui il faut combattre en France,
Compte sur nous, nous serons tes soldats.

Oui, nous voulons qu'à l'avenir encore
Luisent en paix pour toi les heureux jours,
Et que la croix, le drapeau tricolore,
Comme aujourd'hui te protègent toujours !

Malgré les lois des proscripteurs infâmes,
Reconnaissants de tes nombreux bienfaits,
Toujours ton nom vibrera dans nos âmes
O cher Likès, que Dieu garde à jamais.

Em. FOCERRE.

ÉTAT

DE L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES

du Pensionnat Sainte-Marie.

PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

Sa Grandeur Monseigneur Dnbillard, Évêque de Quimper et de Léon.
Le Très Honoré Frère Gabriel-Marie, Supérieur général de l'Institut des Frères
des Écoles chrétiennes.

MEMBRE FONDATEUR : (1)

Le Très Cher Frère Cyrille-des-Anges, Inspecteur des Écoles chrétiennes
du district de Quimper.

MEMBRES HONORAIRES :

T. C. Fr^e Dosithée-Marie, Assistant du
Supérieur général des Frères des Eco-
les chrétiennes, rue de Sèvres, Paris.
T. C. F. Carolius, Visiteur des Frères
des Ecoles chrétiennes, Quimper.
Fr^e Namasius, ancien Visiteur de Quim-
per, Rodez.

MM.

les Présidents des Associations amicales
d'Anciens Élèves des Frères des Écoles
chrétiennes.
le chanoine Bourlé, du Chapitre de la
Cathédrale, Quimper,

MM.

le chanoine Rospars, directeur de la
Semaine Religieuse, Quimper.
l'abbé Laurent, recteur de Communa.
l'abbé Bernard, recteur de Leuhan.
l'abbé Le Borgne, recteur de Rosporden.
l'abbé Rolland, } aumôniers
l'abbé Guirriec, } du Pensionnat.
les CC. FF. Donat-Louis, ancien sous-
directeur du Pensionnat ; Celsin,
Crescentien, Colomban-Marie, Divi-
tien - Henri, Condé - Louis, Crispin -
Joseph, Cyrille-Adrien.

(1) Le titre de membre fondateur a été décerné au Frère Cyrille-des-Anges, en Assemblée générale du 4 Mai 1902.

MEMBRES BIENFAITEURS (annuité 10 francs) :

MM.

Alavoine, Joseph, négociant, rue du Quai, Quimper.
Corre, Louis, négociant, rue Astor, 3, Quimper.
Dalger & C^{ie}, manufacturiers, quai Saint-Clair, 12, Lyon (Rhône).
Le Gallic, recteur de Plonéis.
Manière, Paul, notaire, quai du Stéir, 10, Quimper.

MM.

Mauduit, notaire, Pont-l'Abbé.
Mérop, François, boucher, place Saint-Corentin, Quimper.
Queste, ✱, ancien capitaine d'armes, rue de Douarnencz, Quimper.
Roussin, Etienne, ✱, château de Kerdour, en Plomelin.
Stréicher, Charles, directeur de l'usine à gaz, Quimper.

COMITÉ D'ADMINISTRATION :

Président d'honneur : Le T. C. Frère Donan-Anselme, Directeur du Pensionnat.

MM.

Bolloré, Eugène, rue des Reguaires, 22, Quimper, *Président*.
Kerfer, Pierre, négociant, rue Neuve, Quimper, *Vice-Président*.
Danion, Guillaume, agriculteur, au Mouil-liouen, en Kerfeunteun, *Vice-Président*.
Cabon, Joseph, négociant, rue Royale, Quimper, *Trésorier*.
Lorit, Charles, industriel, rue de Brest, Quimper, *Secrétaire*.
Thomas, Alexandre, chanoine honoraire, aumônier du Lycée, Quimper, *Secrétaire*.
Trévidic, Henri, entrepreneur, rue du Chapeau-Rouge, Quimper.
Trévidic, Alexandre, ferblantier, rue des Reguaires, Quimper.
Salaun, Jean, libraire, rue Kéréon, 56, Quimper.

MM.

l'abbé Cogneau, Auguste, professeur au Grand-Séminaire, Quimper.
Le Berre, Alain, marchand de bois, avenue de la Gare, Ergué-Armel.
Le Roux, Hervé, agriculteur, maire d'Ergué-Gabéric.
Le Roux, Louis, maison Le Dé, rue des Douves, Quimper.
Olive, Raoul, agriculteur, Kermahonnet, en Kerfeunteun.
Riou, René, agriculteur, Tréodet, en Ergué-Gabéric.
Rolland, Paul, couvreur, 5, rue du Frouit, Quimper.
Le Bras, Edouard, brasseur, rue des Reguaires, Quimper.
Le Goïc, Félix, représentant, 5, rue Feunteunic-ar-Lez, Quimper.

MEMBRES ACTIFS :

MM.

Adam, Alphonse, mécanicien de la Marine.
Alix, Simon, agent-voyer, Scaër.
Autret (Fr^e Donat), au Pensionnat Sainte-Marie.
Autrou, Arthur, sculpteur, rue Saint-Joseph, Quimper.

MM.

Bahier, Jules, de l'Ordre de Saint-Benoît.
Llechryd, Boncastl, Cardiganshire (Angleterre).
Barbier, René, 254, faubourg Saint-Martin, Paris (X^e).
Le Bars, Prosper, bureau des Douanes, Douarnenez.

MEMBRES ACTIFS (suite).

MM.

Le Bars, G., sous-officier au 35^e d'Artillerie, Vannes.
 Le Bastard, Adolphe, adjudant au 118^e régiment d'Infanterie, Crozon.
 Le Bastard, Raoul, négociant, rue Sainte-Thérèse, 13, Quimper.
 Béléguic, Jules, agriculteur, Douarnenez.
 Benoît, Alphonse, Pont-Croix.
 Bernard, René, Kerancoarec, en Kerfeunteun.
 Le Berre, Joseph, agriculteur, Penhoët-Marho, en Neulliac, près Pontivy (Morbihan).
 Bervet (Fr^e Duvian-Albert), institution Taberd, Saïgon (Cochinchine).
 Le Berre, Pierre, Kervennou, en Plonéis.
 Bescond, Jean-Marie, agriculteur, Kerguel, en Plomelin.
 Bescond, Jean-Pierre, agriculteur, Kerguel, en Plomelin.
 Bideau, J.-F., clerc de notaire, Plomodiern.
 Bodolec, Ange, négociant, boulevard de l'Odet, Quimper.
 Bolloré, Adolphe, La Ferté-Saint-Aubin (Loiret).
 Bolloré, Louis, négociant en vins, rue du Stéir, Quimper.
 Bonnaire, Michel, entrepreneur, Clohars-Carnoët.
 Bouard (Fr^e Colman-Eloi), directeur de l'école chrétienne de Plougastel-Daoulas.
 Boulic, Pierre, boucher, rue du Quai, Quimper.
 Bourhis, Guy, lieutenant d'Artillerie, Vannes (Morbihan).
 Bourhis, Pierre, agriculteur, Kerdélam, en Plogonnec.
 l'abbé Boschet, Paul, Le Mans (Sarthe).
 Boschet, Henri, s^s-officier, 19^e d'Infanterie, Brest.
 Le Bot, Emile, directeur de l'Ecole libre Paimpol (Côtes-du-Nord).
 Le Bras, J.-F., Kermat, en Guiclan.
 Le Borgne, J.-M., Tremorgat, en Pleyben.
 Le Borgne-Berger, entrepreneur, 26, rue Jules-Noël, Quimper.
 Briant, maire de Cléden-Cap-Sizun.

MM.

l'abbé Boussard, vicaire à Ergué-Gabéric.
 Brangoulo, Joseph, Kerantallec, en Clohars-Carnoët.
 Le Breton (Fr^e Cineray), Pensionnat des Frères, Lambézellec.
 Briand, Guill^{me}, Keregat, en Plomodiern.
 Briand, Franç^s, Kervornou, en Gouézec.
 Le Bris, Charles, boulanger, rue Kéréon, Quimper.
 Le Bris, Jean, boulanger, rue Kéréon, Quimper.
 Brunet, Félix, 7^{me} compagnie d'ouvriers d'artillerie, Toulon (Var).
 Le Brusq, Jérôme.
 R. P. Cabon, Adolphe, Congrégation du Saint-Esprit, Haïti.
 Cabon, Charles, négociant, rue Royale, Quimper.
 Cabon, Louis, ingénieur des mines, Gardanne (Bouches-du-Rhône).
 Cabon, François, route de l'Hippodrome, Quimper.
 de Cadenet, Henri, Saint-Pol-de-Léon.
 Cadic, Amédée, quincaillier, rue Paul-Bert, Lorient (Morbihan).
 Cadic, Louis, rue Paul-Bert, Lorient (Morbihan).
 Caer, Jean, Kerjean, Châteaulin.
 Canivet, Félix, entrepreneur, Coray.
 Caradec, Yves, agent-voyer, Vire (Calvados).
 Cardaliaguet, Auguste, serrurier, rue Royale, Quimper.
 Cardaliaguet, Félix, Faculté catholique, Angers.
 Le Carrer, Henri, Agriculteur, Berloc'h, en Languidic (Morbihan).
 Castille, Henri, rue Bourg-les-Bourgs, Quimper.
 Chabay, Alphonse, quincaillier, 49, rue Kéréon, Quimper.
 Chabay, Alain, rue Kéréon, Quimper.
 Chaplais, Théophile, surnuméraire des postes, Le Mans.
 Charuel, Jean, mécanicien, Kerjolly, près Guingamp.
 Chatalic, Louis, Kerfréost, en Plogonnec.
 Chavet, Prosper, peintre, rue Royale, Quimper.

MEMBRES ACTIFS (suite).

MM.

Chipon, Alain, maréchal-ferr^t, Locronan.
 Chuto, Jean-Louis, Saint-Alouarn, en Guengat.
 Chuto, Auguste, Kerviel, en Penhars.
 Clorennec, Emmanuel, avenue de la Gare, Quimper.
 Coadou, Henri, laiterie de Pluguffan.
 Coadou, Jean-Marie, agriculteur, Lannay, en Plogonnec.
 Cogneau, Henri, mécanicien-principal, 70, rue Victor-Hugo, Brest.
 Le Clech, René, quincaill^{er}, Kerfeunteun.
 Cogneau, Théodore, horticulteur, Fougères (Ille-et-Vilaine).
 Cornec, François, Brézéhen, en Plonéis.
 Cornec, René, Brézéhen, en Plonéis.
 Cornec, Hervé, second-maître fourrier, Dinéault.
 Cornec, Yves, Dinéault.
 Cornichon, Ernest, rue Neuve, Hennebont (Morbihan).
 l'abbé Cornou, François, professeur au Petit-Séminaire, Pont-Croix.
 Le Corre, Jacques, agriculteur, Kerlan-Vras, en Penhars.
 Le Corre, Mathias, loueur de voitures, boulevard de l'Odet, Quimper.
 l'abbé Le Coz, curé-doyen, Pleyben.
 Le Coz, François, conducteur des travaux hydrauliques, Grand'Rue, 63, Brest.
 Cren (F^{re} Nivard), trappiste, abbaye de Tymadeuc (Morbihan).
 Criou, Henri, industriel, place du Marhallac'h, 12, Pont-l'Abbé.
 Criou, René, place du Marhallac'h, 12, Pont-l'Abbé.
 Criou, Édouard.
 Cuziat, Bap^{le}, maître-d'hôtel, Bannalec.
 Cuzon, Eugène, rue du Chapeau-Rouge, Quimper.
 Dagorn, Yves, Kerango-Kerven, en Trégunc.
 Dagorn, J.-M., Tréméot, en Trégunc.
 Daniel, Louis, bourg de Plonéour-Lanvern.
 Daniel, René, commerçant, maire de Plonéour-Lanvern.
 Daniélou, Pierre, Kerdaniou, en Plogonnec.

MM.

Danion, Jean-Corentin, Mouillouen, en Kerfeunteun.
 l'abbé David, François, vicaire, Lambézellec.
 Le Dé, Louis, près St-Joseph, Quimper.
 Le Doaré, Jean, négociant en grains, Châteaulin.
 Donnart, Jean-Marie, marchand de fers, Pont-Croix.
 Dorval, François, agriculteur, Le Guerloc'h, en Kerfeunteun.
 l'abbé Éguin, Pierre, des Pères-Blancs, mission catholique d'Entebbé (Uganda).
 Esvan (F^{re} Anastase), directeur de l'école Saint-Corentin, Quimper.
 Favennec, François, agriculteur, maire d'Édern.
 Favennec, Michel, agriculteur, Stang-Yan, en Édern.
 Favennec, Noël, bourg de Cloître-Pleyben.
 Féchant, Fernand, négociant, Belle-Ile-en-Mer (Morbihan).
 l'abbé Fermon, recteur, Guengat.
 Fermon, Yves, Hôtel des Bains, Roscoff.
 Fily, Alain, agriculteur, Kervaven, en Plogonnec.
 Floc'h, Vincent, Kerdrein, en Plonéis.
 Floc'h, Guillaume, Kerhoéguen, en Plogonnec.
 Frélaut, André, planteur, La Gloria (Cuba).
 Galéron, Pierre, directeur de l'école libre, Ouessant.
 Le Gallic, directeur de l'école libre, Plouguerneau.
 Garnier, Joseph, place Terre-au-Duc, Quimper.
 Le Gars, Pierre, proprié^{re}, Kerfeunteun.
 Le Gall, François, Lézoudestin, Plabennec.
 Le Gall, boucher, rue Astor, Quimper.
 Gautier, Joseph, directeur de l'école libre, Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).
 Le Gent, Félix, 59, rue du Cimetière, Brest.
 Gestalin, Joseph, commerçant, Riec.
 Gestalin, Jean, commerçant, Riec.

MEMBRES ACTIFS (suite).

MM.

Gestin, René, Kerviel, en Brieç.
 Gigou, Joseph, entrepreneur, Audierne.
 Gigou, Raymond, Institut catholique d'Arts et Métiers, Lille (Nord).
 Glémarec, Jean-Marie, officier d'administration, Bizerte (Tunisie).
 Goas, Jean-François, Pen-ar-Rhun, en Saint-Coulitz, par Châteaulin.
 de Goës Briand, Joseph, sous-officier au 118^e régiment d'infanterie, Quimper.
 Le Goff, Louis, 2^{me} maître mécanicien, villa Ty-Néhuic, Carnac (Morbihan).
 Le Grand, Vincent, Lezoudoaré, en Plogonnec.
 Le Grand, négociant, rue de Pont-l'Abbé, Quimper.
 Gouyette, Louis, commerçant, Locronan.
 l'abbé Gouzien, Henri, vicaire, Landivisiau.
 Guédon, L.-P., ingénieur, 77, avenue St-Mandé, Paris (XII^e).
 Guéguen, Yves, boulanger, Brest.
 Guéguen, Etienne, Locronan.
 Guéguen, Jean, commerçant, Lesneven.
 Le Guellec, Prosper, charcutier, rue Saint-François, Quimper.
 Guirriec, Louis, bourg de Plobannalec.
 Le Guisquet de Villeroche, industriel, Concarneau.
 Guyomar, Théophile, notaire, Pont-Scorff (Morbihan).
 Guichaoua, Clet, agricult^r, Pouldreuzic.
 Hamon, Pierre, négociant en toiles, Landivisiau.
 Hémon, Guillaume, agriculteur, Locronan.
 Hénot, René, Kergréis, Plonéis.
 Henriot, Jules, manufacturier, Loc-Maria, Quimper.
 Heurtault, Albert, pharmacien, 3, rue Pressoir St-Antoine, Saumur (M.-et-L.).
 l'abbé Jacob, Joseph, vicaire, Plougastel-Daoulas.
 Jacob, François, agriculteur, bourg de Ploudalmézeau.
 l'abbé Jaïn, Michel, aumônier du Pensionnat Saint-Joseph, Landerneau.
 l'abbé Jaouen, Grégoire, recteur, Guiclan.

MM.

Jaouen, Louis, menuisier, Kerfeunteun de Kerangal, Arsène, rue des Bouche-ries, Quimper.
 l'abbé Kergoat, recteur, Saint-Hernin.
 Kerhoas, Jean, à Lospars, Châteaulin.
 Kerhoas, Louis, à Lospars, Châteaulin.
 Keribin, Jacques, Penfrat, en Le Juc'h.
 Kerninon, Francis, employé des chemins de fer.
 de Keroullas, Jean, agricult^r, Le Juc'h.
 de Keroullas, Pierre, débitant, Le Juc'h.
 Kerveillant (F^{re} Donatien), rue Lanou-ron, Brest.
 Kervroédan, Joseph, 34, rue Sainte-Hélène, Douarnenez.
 Kervroédan, Yves, 8^e compagnie d'ouvriers d'Artillerie, Rennes (Ille-et-Vilaine).
 Lallier, Marcel, électricien.
 Latreille, Hervé, bourg de Kerlaz.
 Léon (F^{re} Clémentel-Gabriel), Plœmeur (Morbihan).
 Lharidon, Jean-L^s, Ty-Blaise, Pleyben.
 Lharidon, Yves, Typhon, en Gouézec.
 Liot, Charles, plâtrier, rue Vis, Quimper.
 Lorit, Auguste, ferblantier, rue Royale, 13, Quimper.
 Lorit, Alphonse.
 Abbé Le Louët, Le Calvaire, Landerneau.
 Lozac'h, Jean, marchand de bicyclettes, rue du Pont-Firmin, Quimper.
 Lozachmeur, Yves.
 Mahé, Grégoire, agriculteur, Kervinigen, en Coray.
 Mahé, François, de Kergoël, en Gouézec.
 Mahé, Jean-Baptiste, agriculteur, La Ville-Neuve, en Langolen.
 Malgorn, Hippolyte, commerçant, Oues-sant.
 Marzin, Corentin, rue du Pont-Firmin, 29, Quimper.
 Marzin, Guillaume, Angers (M^{re}-et-L^{re}).
 Mauduit, Gustave, rue Verdelet, 6, Quimper.
 Mazéas, Hervé, agriculteur, Le Crénal, en Plogonnec.
 Mérop, François, doct^r-médecin, Audierne.

MEMBRES ACTIFS (suite).

MM.

Mérop, Julien, rue Gudin, 1, Paris.
 Mérop, Louis, boucher, place Saint-Corentin, Quimper.
 Merrien, Pierre, agriculteur, Gomval, en Gouézec.
 Mével, direct^r de l'école libre, Le Faouët (Morbihan).
 l'abbé Mével, vicaire, à Plouhinec.
 Moënner, François, Pennarun, en Kerfeunteun.
 Morcrette, Georges, épicerie, Quimperlé.
 Morcrette, Ernest, nouveautés, rue Kéréon, Quimper.
 Moreau, François, Saint-Nazaire.
 Morreau, Emmanuel, La Roche-Bernard (Morbihan).
 Motté, Léon, quincaillier, 4, Grand'Rue Quimperlé.
 Motté, René, 2^{me} maître mécanicien, place Terre-au-Duc, Quimper.
 Le Moyne, Eugène, avocat, château de Kergolven, en Loctudy.
 Nédélec, Pierre, Lézergué, en Ergué-Gabéric.
 Nédélec, François, agriculteur, Milizac, par Saint-Renan.
 Nédélec, J^h, 1, bourg de Kerfeunteun.
 Nihouarn, Jⁿ-L^s, Kerguerbé, en Guengat.
 Nicolas, Adolphe.
 Nicolas, Auguste, voyageur de commerce, 45, rue de Paris, Lambézellec.
 Le Nours, directeur de l'école libre de Ploudalmézeau.
 Nunney, Georges, mécanicien de la Marine, rue de l'Hôpital, Auray (Morb.).
 Ollivier, Jean-Louis, Kergroc'hen, Plounéour-Trez.
 Le Page, Auguste, tanneur, rue Neuve, Quimper.
 Pansart, Yves, mécanicien, rue du Four, Pont-Croix,
 Parquer, Alexandre, hôtel Rousseau, Beg-Meil.
 Paubert, Louis, clerc de notaire, Plounéour-Lanvern.
 Paugam, Paul, pépiniériste, place La Tour-d'Auvergne, Quimper.
 Pellé, Jean-Pierre, instituteur libre, Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).

MM.

l'abbé Pellerin, recteur, Audierne.
 l'abbé Pelleter, recteur, Molène.
 Pennanéac'h, Hervé, Landrévarzec.
 Pérennou, Guill^{ms} Kerboch, en Guengat.
 Pernès, René, agriculteur, Ménez-Bras, en Plonéis.
 Pérodeau, Frédéric, plâtrier, quai de l'Odé, 76, Quimper.
 Peuziat (Fr^e Conrad-de-Jésus), sous-directeur du Pensionnat Saint-Louis, Brest.
 Pennarun (Fr^e Corentin-René), Hanoi (Tonkin).
 Pennarun, Jean, Briec.
 Pérennès, Henri, Tréboul.
 Philippe, Joseph, Pennarun, en Trégunc.
 Piriou, Eug^{ne}, 24, boulevard Botton, Royan (Charente-Inférieure).
 Le Portz, Joseph, agriculteur, Ménéguil-lot, en Caudan (Morbihan).
 Le Portz, Jean-Louis, agriculteur, près la gare de Gestel (Morbihan).
 Poulbazan, agriculteur, Tréouzon, en Kerfeunteun.
 Pouliquen (Fr^e Donatien-Joseph), Pensionnat Saint-Louis, Brest.
 de Poulpiquet de Brescanvel, Césaire, château de Tréfry, en Quéménéven.
 de Poulpiquet de Brescanvel, Gonzague, château de Tréfry, en Quéménéven.
 de Poulpiquet de Brescanvel, Xavier, château de Tréfry, en Quéménéven.
 Le Proust du Perray, René, 31, rue de Brest, Quimper.
 Quéau, Jean-L^s, Kerguerbé, en Guengat.
 Quéméré, Jean-Louis, Rosporden.
 Quideau, Joseph, Kerzonnard, en Plounéour-Lanvern.
 Rault, Henri, peintre, rue du Frou, Quimper.
 Rault, Henri, 8, avenue Denfert-Rochereau, Saint-Étienne (Loire).
 Rioual, Hervé, agriculteur, Kervigodan, en Quéménéven.
 Rioual, François, Pors-a-Leun, en Cast, par Quéménéven.
 Le Rolle, Jean-Marie, Kerdonnerh, Belz (Morbihan).

MEMBRES ACTIFS (suite).

MM.

l'abbé Rossi, chanoine, boulevard de l'Odéon, Quimper.
l'abbé Roudot, vicaire, Lannilis.
Roussin, Armand, château de Coat-Ihuel, en Sarzeau (Morbihan).
Roussin, Jacques, château de Kerdour, en Plomelin.
Le Roux, Alain, agriculteur, au Mélénez, en Ergué-Gabéric.
Le Roux, Louis, Infanterie coloniale, Brest.
Le Roux, Ollivier, 28^{me} d'Artillerie, Vannes.
Le Roy, Pierre, cultivateur, à Quelvy, en Gouézec.
Le Roy, François, Pennavern, en Gouézec.
Le Roux, Henri, rue Latour-d'Auvergne, Landerneau.
Le Roux, Joseph, infanterie coloniale, Pontanézen, Lambézellec.
Le Roux, Louis, Pleyben.
Sanquer, J^h, 19^e de ligne, Landerneau.
Schang, François, Trégunc.
l'abbé Le Séac'h, vicaire, Guilligomarc'h.
Le Séac'h, Henri, commerçant, Gouézec.
Sergent (Fr^e Donateur-Simon), directeur de l'école chrétienne, Quimperlé.
l'abbé P. Sergent, vicaire, Saint-Michel, Quimperlé.
Sergent, Eugène, employé des Postes, Vannes (Morbihan).

MM.

Sider, Barthélémy, marchand de bois, rue Saint-Joseph, Quimper.
Scour, Louis, mécanicien de la Marine, rue Amiral Romain-Desfossés, Landerneau.
Salaün, boucher, avenue de la Gare, Quimper.
Saliou, Jean, à Tréguron, en Gouézec.
Schmid, Marcel, horloger, rue Astor.
Tamic, Joseph, agriculteur, Kercoren-tin, en Le Trévoux.
Tanguy (Fr^e Domicé), directeur de l'école chrétienne, Saint-Marc.
abbé Tanneau, recteur, Querrien.
abbé Tanneau, vicaire, Rosnoën.
Thomas, Émile, organiste, rue du Pont-Firmin, Quimper.
Thomas, Mathurin, agriculteur, Plougastel-Daoulas.
Le Thomas, A., 16, rue du Pont, Brest.
Le Thomas, Eugène.
Trévidic, Alphonse, tapissier, place Saint-Mathieu, Quimper.
Treussier, Joseph, 41, rue du Môle, Douarnenez.
Treussier, Nicolas, boulanger, 9, rue du Frou, Quimper.
Tymen, Pierre, adjoint, école libre de Plestin (Côtes-du-Nord).
Villard, Joseph, photographe, rue Saint-François, Quimper.